UNE PREUVE D'AMITIÉ

UNE

PREUVE D'AMITIÉ

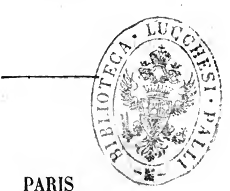
COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE

PAR

LE COMTE SOLLOHUB

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 21 mai 1859.



PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

1859



PERSONNAGES

MADAME LA COMTESSE DE CERNAY, jeune veuve, 22 ans	Mme Rose-Chéri.
LE GÉNÉRAL MARQUIS DE KÉBRIANT, 60 ans.	MM. Ferville.
LE COMTE DE PIERREFOND, viveur, 32 ans..	Dupuis.
LE BARON DE LAUBENHEIM, 40 ans	Landrol.
MADEMOISELLE POINSON, institutrice, 54 ans.	Mmes Mélanie.
THÉRÉSA PACHETTI	Delval.
JEANNETTE, bonne de mademoiselle Poinson...	Rosa-Didier.
ALFRED, commis de magasin	MM. Priston.
CHARLES, commis de magasin	Louis.
JULES, commis de magasin	Blaisot.
COMMIS. — ACHETEURS.	

S'adresser, pour la mise en scène exacte et détaillée, à M. Hérold, régisseur de la scène, au Gymnase.

UNE PREUVE D'AMITIÉ

ACTE PREMIER

Le théâtre représente le salon d'un grand magasin de soieries. — Le milieu de la scène est occupé par un grand divan circulaire; tables et siéges aux deux côtés. — Au fond, grande glace sans tain, et deux portes donnant sur le magasin où sont les comptoirs, vitrines, escalier tournant, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

JULES, ALFRED, CHARLES, COMMIS.

ALFRED, reconduisant une dame.

Revenez nous voir bientôt, madame; accordez-nous la préférence. (Descendant la scène.) Bon! encore un rossignol d'écoulé! Ce vieux singe en chapeau à plumes qui nous emporte un fonds de boutique. (Chantant.) Tra déri, déra.

JULES, d'un air rogue.

Ah çà! voulez-vous bien finir, monsieur Alfred! Que signifient ces manières?... Oubliez-vous où vous êtes?...

Alfred, du noir... rien que du noir; une tenue grave, une chemisette bien propre, un maintien modeste, des prévenances pour le client, une chaise offerte à propos, un compliment délicat... Surtout, ne jamais négliger le placement... Voilà ce que nous exigeons, ce que nous sommes en droit d'exiger. Et, je vous le dis à regret, monsieur Alfred, votre conduite trop légère pourrait bien vous devenir fatale.

ALFRED.

Vous croyez donc que je tiens beaucoup à rester ici? Ah bien, oui! par exemple! En voilà de l'agrément! j'aimerais autant les pompes funèbres. Je suis cloué ici, comme un prix fixe, et encore, un prix fixe, on le change souvent, tandis que moi, je ne change jamais. C'est toujours la même chose. Mais que voulez-vous, on n'est pas riche. On cherche à se faire un magot. Et puis, je vous l'ai déjà dit, j'ai un malheur dans ma vie.

JULES.

Un malheur?...

ALFRED, soupirant.

Ah oui! un bien grand malheur! (Confidentiellement.) Je plais aux femmes.

JULES.

Ah! vous allez continuer.

ALFRED, tristement.

Non, non! c'est très-sérieux! Ce qu'on m'a arraché de cheveux, c'est à en faire dresser le reste sur la tête rien que d'y penser!... Et les yeux donc! leur en a-t-on voulu. J'ai un petit geste que je vous enseignerai, cela fait bouclier. Eh bien, voyez vous, je suis incorrigible; tenez, maintenant...

JULES.

Vos affaires privées, monsieur Alfred, ne me regardent pas.

ALFRED.

Eh bien! maintenant, j'ai fasciné encore une jeune et innocente femme de chambre.

JULES.

Dites camériste, au moins.

ALFRED.

Pourquoi, camériste?

JULES.

C'est plus distingué.

ALFRED.

Volontiers, si cela vous fait plaisir. Maintenant, j'ai fasciné une femme de chambre en condition chez une vieille fille.

JULES.

Vraiment!...

ALFRED.

Ah! soyez tranquille! elle n'a pas du tout l'intention d'imiter sa maîtresse. Au contraire... Jeannette a l'ambition de m'épouser! Ces petites filles ne doutent de rien! Et nous sommes convenus...

JULES.

Mais, monsieur Alfred, encore une fois, nous ne sommes pas ici pour causer de ces choses-là. Vous avez l'honneur d'être employé surnuméraire au grand dépôt central de l'Union manufacturière, soixante mille francs de réclame! rien que ça! Et vous comprenez que nous ne pouvons admettre que des jeunes gens d'une haute distinction.

SCÈNE II

LES MÊMES, MADEMOISELLE POINSON. *

CHARLES.

Que désire madame?

MADEMOISELLE POINSON.

Je voudrais voir une robe de barége.

CHARLES.

Veuillez vous donner la peine de passer à la division des étoffes de laine... section des popelines et baréges.

JULES, ouvrant un ballot sur la table à gauche.

Une robe de barége?... Justement, nous venons d'en recevoir de nos ateliers; les ballots n'ont pas encore été ouverts. Je peux vous montrer, madame, ce qu'il y a de mieux porté en ce moment. C'est la haute nouveauté du jour. Nous sommes d'ailleurs la seule maison de Paris qui ait établi cet article-là sur une grande échelle. Nous ne craignons pas la concurrence. ** — Ce genre conviendrait-il à madame?.., Madame a-t-elle une nuance de prédilection?...

ALFRED, riant.

Dites donc, c'est la vieille fille dont la femme de chambre...

JULES, foudroyant Alfred du regard.

Monsieur Alfred!

MADEMOISELLE POINSON, assise.

C'est trop jeune. Je ne porte que ce qui sied à mon âge.

* Jules, Charles, mademoiselle Poinson, Alfred.
** Jules, Alfred, mademoiselle Poinson.

JULES.

Madame veut plaisanter!... cela lui plaît à dire... madame est d'un âge à porter les nuances les plus agréables.

MADEMOISELLE POINSON.

Il ne s'agit pas de flatteries, monsieur; je ne les aime pas. Je vous en préviens.

JULES.

Voici, madame... En voilà à quilles et à double jupe; c'est très-riche. En voilà à trois volants dans les prix doux; cela habille très-bien.

MADEMOISELLE POINSON.

Je crois qu'à petits carreaux cela sera mieux.

JULES.

Ah! madame pourrait bien avoir raison. Monsieur Alfred, les petits carreaux?... (Alfred en apporte du magasin.) Nous en vendons énormément; genre anglais; c'est très-bien porté.

MADEMOISELLE POINSON.

Croyez-vous?.. Je pense cependant que des petites raies... mais de toutes petites raies me conviendraient mieux.

JULES; il remonte, elle le suit.

Des petites raies?...

ALFRED.

Ah! pour assommante! elle est assommante; Jeannette me l'avait bien dit.

JULES.

Voici, madame... Voulez-vous bien faire votre choix. Mais prenez donc la peine de vous asseoir...

Elle s'assied dans le magasin et regarde les étoffes.

SCÈNE III

LES MÊMES, LA COMTESSE, KÉBRIANT. Ils entrent du fond à droite.

LA COMTESSE. *

En vérité, général, on n'est pas plus obligeant que vous! Vous me connaissez depuis six jours, et vous voulez bien être mon chevalier. Le chevalier d'une provinciale courant les magasins, c'est beau, cela!

KÉBRIANT.

D'abord, madame la comtesse, je suis tout aussi provincial que vous; car voilà bien des années que je n'ai vu les boulevards. Puis, il n'y a pas que six jours que je vous connais.

LA COMTESSE.

Pardon! Il y a juste six jours que ma bonne étoile vous a guidé dans mon wagon, au moment où je me confiais à l'embarcadère de Vienne, assez inquiète, je puis vous le dire maintenant, sur le choix de mes compagnons de voyage.

KÉBRIANT.

La chance a été de mon côté, madame. J'ai eu un de ces bonheurs désolants qui n'arrivent qu'à des vieillards, pour se moquer d'eux; et quand je vous dis qu'il y a plus de six jours que je vous connais, c'est qu'en chemin de fer la vie va à la vapeur. Un voyage de Vienne à Paris équivaut à cent visites, à des années d'intimité... Tenez, trois heures après que j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance, vous dormiez sur mon épaule.

* Kébriant, la comtesse.

LA COMTESSE.

Ah! général!...

KÉBRIANT.

Et très-bien! malheureusement. Très paisiblement, sans la moindre agitation, je dois en convenir... J'ai lu mon âge dans votre sommeil... Eh bien, la vapeur m'a improvisé votre ami... Si le charme de votre personne a achevé l'œuvre du chemin de fer, ne vous en prenez qu'à vous-même.

LA COMTESSE.

Savez-vous que c'est très-joli, tout ce que vous me dites là? Quel bonheur que les hommes de votre âge ne soient pas plus jeunes!... il y aurait trop de dangers!... mais vous allez bien vous ennuyer maintenant.

KÉBRIANT.

Du tout! du tout, madame. Allez à vos grandes affaires... Je vais me promener ici, dans les mousselines, et penser à vous.

LA COMTESSE.

Je ne vous promets pas d'en avoir bientôt fini. Je tiens, définitivement, à faire votre conquête, et je vais choisir mon armure.

KÉBRIANT.

Ne m'épargnez pas, surtout! (La comtesse s'approche des étoffes, à droite. — A part.) Quelle charmante femme! Ah! si j'avais seulement vingt ans de moins!... Allons! (Soupirant.) Ce qui est fini est fini!

(Il va au fond.)

MADEMOISELLE POINSON.

Il serait cependant temps que je me décidasse. Montrez-moi encore les petits carreaux?...

JULES, descendant à gauche avec elle. *

Les voilà. C'est, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, la grande nouveauté du jour; madame Thérésa Pachetti a pris six robes de ce dessin-là.

MADEMOISELLE POINSON.

Qui ça... madame Pachetti?...

JULES.

Madame Pachetti, madame; mais c'est la beauté à la mode... la femme la plus fashionable de Paris... la maîtresse de monsieur le comte de Pierrefond.

MADEMOISELLE POINSON, vivement.

Hein?... Vous dites?... Sachez à qui vous parlez, monsieur. Je ne souffre pas qu'on se serve, avec moi, d'expressions aussi malséantes. Je n'ai que faire de toutes vos femmes perdues et de leur luxe insolent... Je suis demoiselle par goût et institutrice par vocation. Apprenez-le! et j'entends qu'on ne me parle ni de choses, ni de personnes malhonnêtes.

JULES.

Mais, mademoiselle, croyez. .

MADEMOISELLE POINSON.

Cela suffit, monsieur! cela suffit... Je saurai me fournir ailleurs.

(Elle va pour sortir et rencontre la comtesse; les deux femmes se regardent quelques instants sans rien dire, puis poussent un cri.)

LA COMTESSE.

Comment! c'est vous, mademoiselle Poinson?...

MADEMOISELLE POINSON. **

Comment! c'est vous, ma petite Pauline?. . Ah! pardon,

* Jules, mademoiselle Poinson, Alfred, la comtesse.
** Mademoiselle Poinson, la comtesse.

madame la comtesse, je crois toujours que vous êtes mon élève... Ce que c'est que l'habitude !

LA COMTESSE.

N'en changez pas, de grâce...

MADEMOISELLE POINSON.

Mais quel bonheur de vous revoir !... que je vous regarde un peu ! Ah ! vous avez embelli ! vous faites honneur à votre vieille gouvernante.

LA COMTESSE.

Et que faites-vous, chère demoiselle Poinson, depuis tant d'années que nous ne nous sommes vues ?...

(Elles s'asseyent sur le divan.)

MADEMOISELLE POINSON.

Ce que je fais ?... toujours la même chose... je pense à vous... je vous aime... car, enfin, on a beau être vieille fille, il faut bien aimer quelqu'un... Grâce à la pension que je dois à la générosité de vos parents, je vis d'une manière convenable. J'ai un petit appartement, rue Pigale, 27, que vous viendrez voir, n'est-ce pas ?... Je vous présenterai mon perroquet, mes deux serins, mon chat et ma bonne. Dans la semaine, je donne quelques leçons en ville, pour ne pas en perdre l'habitude... Le dimanche, je vais voir mes amies... mademoiselle Duroc et madame Tardif, de Lausanne, comme moi, car je suis de Lausanne, si vous vous en souvenez... Notre pasteur est un bien digne homme, je le vois beaucoup ! et voilà comme je vis... bien modestement, bien tranquillement... Mais, je babille, je vous raconte des choses fort peu intéressantes, au lieu de vous parler de vous... Vous avez vu bien du monde... vous avez eu des malheurs, pauvre enfant, depuis que nous ne nous sommes vues.

LA COMTESSE.

Hélas ! oui ; quand je quittai, après mon mariage, ma

province et ce bon château où vous avez fait mon éducation...

MADEMOISELLE POINSON.

Et une éducation dont je suis fière, à juste titre... Vous auriez pu professer, vraiment... si vous étiez parvenue à bien vous graver dans la tête la dynastie mérovingienne... La savez-vous, maintenant ?

LA COMTESSE.

Je ne sais plus rien... J'ai vécu si longtemps hors de France ! à Vienne, ma vie a été bien triste. Mon mariage n'a été qu'une longue reclusion. Mon mari, toujours malade, réclamait tous mes soins. Il est mort, il y a quinze mois... Mes parents sont morts, tout le monde est mort... Je ne comprends pas pourquoi il y a encore des gens qui vivent autour de moi !... Enfin, me voilà seule, libre, riche, ne connaissant pas la vie, arrivée à Paris, que je n'ai jamais vu, regrettant beaucoup... désirant fort peu... Ah ! si, je désire quelque chose ardemment.

MADEMOISELLE POINSON.

Quoi donc, ma chère enfant ?...

LA COMTESSE.

Ah ! c'est toute une histoire... Figurez-vous que je me suis mis quelque chose en tête... et vous savez, quand une chose entre là... elle y entre bien !... Voici ce que c'est !... Quand j'étais à Vienne, confinée auprès du lit de douleur de monsieur de Cernay, une jeune personne, la fille d'un des camarades de mon père, m'a témoigné une amitié que je n'oublierai de ma vie... Mais, vous la connaissez ? Hortense !

MADEMOISELLE POINSON

L'élève de madame Tardif ?



LA COMTESSE.

Justement!... Elle a été pour moi, je puis le dire, une amie dévouée... une sœur véritable... Elle allait un peu dans le grand monde... et je la suivais des yeux, du haut de ma lucarne; car vous comprenez que bals et théâtre tout cela n'existait pas pour moi... Eh bien! je vivais un peu de sa vie; je m'habillais, en idée, de ses toilettes; je m'intéressais à ce que lui disaient les jeunes gens; elle me tenait au courant de tout! et cela m'occupait; car enfin, à mon âge, au bout du compte, c'était bien excusable!

MADEMOISELLE POINSON.

Oui, madame! jusqu'à un certain point cependant.

LA COMTESSE.

Comme vous dites! Eh bien! à cette époque-là, il y avait à Vienne un Français, un jeune secrétaire d'ambassade, un homme charmant, dit-on, car je ne l'ai jamais vu, qui se mit à faire à Hortense une cour très-assidue. La pauvre enfant en fut touchée. Mademoiselle Poinson, savez-vous ce que c'est que l'amour ?

MADEMOISELLE POINSON, *sèchement.*

Non, madame la comtesse, non. Mais j'en ai beaucoup entendu parler.

LA COMTESSE.

Eh bien! moi aussi. J'étais naturellement la confidente d'Hortense. Ce que j'ai dansé pour elle de valses en idée, c'est incalculable! A Vienne, on valse beaucoup, et très-vite, comme vous savez... Aussi, la tête tourne un peu, le cœur bat très-fort. J'ai suivi toutes les phases de cette jeune passion, depuis le moindre ruban, jusqu'aux conversations sur l'immortalité de l'âme. Bref! un beau matin, Hortense tomba chez moi, pour y pleurer tout à son aise. Le jeune homme avait été rappelé à Paris... il était parti subite-

ment... très-ému... très-désespéré... Il avait donné beaucoup à entendre ; mais il n'avait rien promis, sinon de revenir... et...

MADEMOISELLE POINSON.

Et ?...

LA COMTESSE.

Et il n'est pas revenu... voilà mon histoire. Il est à Paris ! ce qu'il y fait, je n'en sais rien... Ce que je sais, c'est que je le retrouverai... Ce que je sais, c'est qu'Hortense en a pâli, en a maigri, qu'elle l'aime toujours, et que je veux qu'elle soit heureuse. Voilà le but véritable de mon voyage. *

(Elles se lèvent.)

MADEMOISELLE POINSON.

Et vous-même, vous ne songez pas...

LA COMTESSE.

A quoi ?...

MADEMOISELLE POINSON.

Mais à vous remarier... A votre âge, dans votre position...

LA COMTESSE.

Il y a bien de par le monde un baron têtu, comme un Allemand qu'il est, qui prétend qu'il doit un jour m'épouser...

MADEMOISELLE POINSON.

Et qu'en pensez-vous ?...

LA COMTESSE.

Je pense tout bas qu'il a peut être raison, et j'essaye tout haut de lui prouver qu'il se trompe.

* La comtesse, mademoiselle Poinson.

MADEMOISELLE POINSON.

L'aimez vous?...

LA COMTESSE.

Je n'en sais rien! Il a des finesses qui me déplaisent... pourtant, je dois le dire, pendant et après la maladie de monsieur de Cernay, il m'a été d'un grand secours.

MADEMOISELLE POINSON.

Enfin, quelles sont vos intentions?...

LA COMTESSE.

Ah! vous m'en demandez trop. Je n'ai pas de temps à dépenser à ces choses là. J'ai fait un vœu, de m'acquitter d'abord envers Hortense; le tour du baron viendra plus tard! et puis je tiens encore à jouir un peu de ma liberté, et pour commencer, je veux m'habiller comme tout le monde... (A Jules.) Où sont les mantilles, monsieur?...

JULES.

Au premier, madame, vous y trouverez un assortiment des plus heureux.

LA COMTESSE.

Venez, mademoiselle Poinson, vous m'aiderez de vos conseils.

MADEMOISELLE POINSON.

C'est qu'ils ont bien mauvais genre ici...

LA COMTESSE.

Comme mode?...

MADEMOISELLE POINSON.

Non, comme propos.

LA COMTESSE.

Eh bien! nous ne les écouterons pas, venez!

(Elles montent l'escalier.)

SCÈNE IV

JULES, CHARLES, KÉBRIANT, ALFRED.

JULES.

Tiens! un monsieur qui regarde en l'air. Je vais l'empoigner. Est-ce que monsieur ne voudrait pas faire tomber son choix sur quelque chose?... Nous sommes très-complets en fantaisies; pour le moment, nous avons de bien jolies cravates... faudrait-il en faire voir à monsieur?...

KÉBRIANT, *d'un ton bourru.*

Non! merci!

(Jules remonte et envoie Alfred à Kébriant.)

CHARLES.

Monsieur aimerait peut-être des gilets en poil de chèvre? C'est très-porté pour la saison. *

KÉBRIANT.

Non! je n'en veux pas.

(Charles remonte.)

ALFRED.

Nous avons aussi des pantalons mi-côtes; un article bien avantageux.

KÉBRIANT.

Ah çà! voulez-vous me laisser tranquille, à la fin! Je suis ici à attendre une dame, et si j'ai besoin de quelque chose, je suis assez grand garçon pour vous le demander moi-même.

ALFRED.

Eh bien, monsieur, voulez-vous que je vous dise: vous avez parfaitement raison.

* Charles, Kébriant, Alfred, Jules.

KÉBRIANT.

Hein?

ALFRED.

Entre nous soit dit, c'est bête comme tout le métier que nous faisons, de prendre les gens au collet! Je n'étais pas né pour cela, moi!

(Kébriant remonte.)

JULES.*

Attention, messieurs, voilà le comte de Pierrefond qui descend de voiture avec sa dame.

KÉBRIANT, à Alfred.

Pierrefond!... Le connaissez-vous, est-ce le comte Amédée?...

ALFRED.

Oui, monsieur. En voilà un qui jouit de la vie! Il fait venir ses habits de Londres de chez trois tailleurs différents... Faut-il qu'il y ait des gens heureux en ce monde!

JULES.**

Messieurs, messieurs, tous à vos postes! Voici madame Pachetti... Soyez bien polis. N'oubliez pas que cette dame veut bien nous honorer de sa clientèle, et qu'elle achète énormément. (A part.) Il est vrai qu'on paye pour elle et qu'elle gagne encore sur la marchandise quinze pour cent, que nous lui comptons à domicile... mais c'est un détail qu'il est inutile d'ébruiter. Je cours la recevoir.

(Entrent Pierrefond par la droite, le baron par la gauche, tous les commis se précipitent du côté de Thérésa, qui traverse le fond du théâtre. Jules, près du comte, le salue très-bas, puis suit Thérésa. — Kébriant disparaît un moment à gauche.)

* Charles, Alfred, Kébriant, Jules.

** Charles, Jules Alfred, Kébriant.

SCENE V

LES MÊMES, LE BARON, PIERREFOND.

PIERREFOND.

Eh bien, pourquoi vous cachez-vous donc?... il y a quelques jours qu'on ne vous a vu.

LE BARON.

Comment! quelques jours! il y a trois ans que je ne suis venu à Paris.

PIERREFOND.

Ah! c'est donc pour cela! Enchanté de vous voir, mon cher. Racontez-moi un peu ce que vous devenez, pendant que Thérésa me dévalise là-bas; car vous savez que c'est Thérésa qui m'a maintenant. Ah! elle va bien, la petite... elle va bien... C'est elle qui pour le quart d'heure travaille à me ruiner. Laissons-la dans l'exercice de ses fonctions et dites-moi d'abord d'où vous venez.

LE BARON.

J'arrive d'Allemagne. (A part.) Ce n'était peut-être pas elle.

PIERREFOND.

Ah çà, qu'est-ce que vous avez? vous avez l'air triste. Est-ce que vous êtes marié?...

LE BARON.

Pas encore; mais...

PIERREFOND.

Mais c'est inévitable pour les Allemands, comme la mort pour tout le monde. Votre prétendue est riche?...

LE BARON.

Très-riche. (Se reprenant.) C'est-à-dire... je crois... que oui!

PIERREFOND

C'est bien ! c'est bien ! pourvu qu'elle soit jolie...

LE BARON.

Oh ! très-jolie !...

PIERREFOND.

Inutile d'en demander davantage... Une fois marié, le reste se saura bien vite.

LE BARON.

Il faut toujours rire avec vous ! vous êtes toujours gai ! Ah ! je vous envie bien ! J'étais justement dans l'intention de vous faire une visite.

PIERREFOND.

Inutile, mon cher, je n'y suis jamais. On arrange mon nouvel appartement.

LE BARON.

Vous en aviez un si joli !

PIERREFOND.

Ah! il est devenu impossible, mesquin... misérable !... Que voulez-vous?... le luxe augmente tous les jours. On ne peut pas rester en arrière des autres. Je ne veux pas pourtant que mes amis, en venant chez moi, cherchent s'il n'y a pas quelque part un tronc pour y mettre deux sous. Ah ! dites donc, c'est chez Thérésa que cela est beau ! Du Boule, et du vrai !... jusque dans l'antichambre !

LE BARON.

Cela doit vous coûter !

PIERREFOND.

Énormément, mon cher !... Ne lancez jamais une femme à Paris. Vous finiriez par vous lancer vous même par la fenêtre... J'y pense quelquefois.

LE BARON.

Quelle folie! .. Vous êtes riche!

PIERREFOND.

Eh! eh! je commence à en douter!...—Voyez-vous, à Paris, à force de vouloir prouver qu'on est riche, on arrive toujours à prouver le contraire. — J'ai l'honneur d'être le caissier de madame Thérésa Pachetti, et du train dont elle y va, je défie bien le millionnaire le plus enraciné des cinq parties du monde de le rester longtemps.

LE BARON.

Mais enfin, cher comte, l'aimez-vous, cette Thérésa?

PIERREFOND.

Je la montre, et, comme elle me coûte gros, j'y tiens. D'ailleurs, voyez-vous, j'ai mon nom à garder. Le comte de Pierrefond ne peut pas faire monter sa maîtresse dans un fiacre, ni la loger au quatrième, comme une grisette du faubourg Saint-Jacques.

KÉBRIANT, qui est rentré depuis quelque temps. *

Ah! c'est comme cela qu'il garde son nom.

(Il va s'asseoir sur le divan.)

LE BARON.

C'est une vie bien gaie que vous menez.

PIERREFOND.

Gaie, non; bruyante, oui. Je suis bien fatigué quelquefois. Après cela, vous me direz que j'ai tort; mais à Paris il faut bien suivre le torrent. Mon genre de vie est dans l'air du temps. En Allemagne, j'aurais été peut-être un professeur de botanique; mais, à Paris, je suis viveur parce que c'est Paris. **

* Kébriant, le baron, Pierrefond.
** Le baron, Kébriant, Pierrefond.

KÉBRIANT.

Paris, Paris, c'est bien facile à dire.

PIERREFOND, avec étonnement.

Comment! monsieur, vous écoutiez?

KÉBRIANT.

Non, monsieur, j'ai entendu.

PIERREFOND.

Et qui vous donne le droit?...

KÉBRIANT.

De vous interpeller? Personne, je me le donne moi-même. J'entends répéter si souvent : C'est la faute de Paris! c'est la faute de Paris! que cela m'impatiente. On finirait par croire qu'il n'est peuplé que de petits innocents, et que lui seul est le grand coupable.

PIERREFOND.

Voudriez-vous bien expliquer?

KÉBRIANT.

Ma foi! l'explication est bien facile : à Paris, il y a beaucoup de Paris, voilà tout. Tant pis pour ceux qui choisissent le seul qu'on ne devrait pas prendre.

PIERREFOND, riant.

Tiens! plusieurs Paris! Comprenez-vous cela, mon cher?

LE BARON.

Je suis étranger.

KÉBRIANT.

Cela n'est pas difficile à comprendre. Il y en a un bien vilain, par exemple, le Paris où ceux qui ne dupent pas les autres se dupent eux-mêmes. Ce Paris-là vous saute aux yeux, vous prend au collet, fouille dans votre poche, et vit,

non de ce qu'il gagne, mais de ce qu'il exploite; ce Paris-là, monsieur, je vous l'abandonne.

PIERREFOND.

Mais enfin !

KÉBRIANT.

Mais il y a un Paris, monsieur, qu'on ne voit pas du premier abord, qu'on devine et qu'il faut respecter. Hier encore, en marchant le soir dans les rues, je me disais que ce qui éclaire Paris, ce ne sont pas les réverbères des boulevards, le gaz et les quinquets des étalages des boutiques... C'est bien la petite lampe du grenier où l'industrie, l'art, la science, la magistrature, la religion, accomplissent leur tâche en silence ! Voilà d'où vient la lumière qui rejaillit sur toute la civilisation moderne ! Voilà ce qui rend Paris la capitale du monde ! C'est le Paris véritable, celui que nous admirons, nous autres, et celui que vous ne connaissez pas. (Silence.)

PIERREFOND.

Monsieur, cette petite homélie contient des beautés classiques dont je suis loin, malheureusement, de pouvoir apprécier tout le mérite. Seulement, je dois vous faire observer qu'elle serait digne d'une tribune d'un ordre plus relevé que le salon d'un magasin de soieries, dont elle pourrait quelque peu troubler le commerce, en plongeant les commis dans l'admiration. Mais, puisque vous m'avez choisi directement comme interlocuteur, j'aurai l'honneur de vous soumettre, pour ma part, que je regarde votre procédé comme parfaitement inconvenant, et que je ne me souviens plus des leçons que j'ai reçues aux beaux jours de mon enfance que pour en donner quelquefois à mon tour.

LE BARON.

Voyons, comte, du calme !

KÉBRIANT.

Fort bien, monsieur. Vous voulez me faire entendre...

PIERREFOND.

Ce qui s'entend de soi-même entre gentilshommes, car vous êtes gentilhomme, n'est-ce pas ?

KÉBRIANT.

Oui, monsieur, et vous?

PIERREFOND.

Monsieur, c'est une insulte ! Ah ! oui, au fait, vous ne me connaissez pas, voici ma carte.

KÉBRIANT.

Ah ! cela n'est pas nécessaire, je connais très-bien votre nom. Je sais que vous n'avez pas besoin de produire vos titres : vous avez de vrais aïeux et de vraies armoiries. Je les connais mieux que vous-même.

PIERREFOND.

Mais alors ?

KÉBRIANT, se levant.

Si je vous demandais : Êtes-vous gentilhomme ? c'est que le mot de gentilhomme a pour le moment quelque chose de vague, dont je cherche à me préciser le sens. Autrefois, on était gentilhomme; on savait ce que cela voulait dire. Aujourd'hui, c'est un titre qui n'engage à rien.

PIERREFOND.

Mais, monsieur...

KÉBRIANT.

Croyez-vous, par exemple, que les gentilshommes d'autrefois, pour aller au cours, auraient fait monter dans leurs carrosses blasonnés une gardeuse de dindons, ou bien la nièce de leur portier ? Or je viens de vous voir descendre d'un équi-

page qui attirait tous les regards, et où vous promeniez triomphalement mademoiselle Thérésa Pachetti, dont la mère, madame Paquet, continue avec succès l'état de blanchisseuse, et dont le père est cocher d'omnibus.

PIERREFOND.

Finissons-en, monsieur, votre nom ?

KÉBRIANT, *avec dignité.* *

Mon nom, monsieur ? je me nomme le marquis de Kébriant, et je suis le frère de votre défunte mère. C'est au nom de cette sainte femme, qui, grâce au ciel, n'est plus de ce monde, que je viens vous demander compte de votre conduite. Désirez-vous ma carte, et où vous plaira-t-il que je vous envoie mes témoins ?

(*Silence. Le baron remonte.*)

PIERREFOND. **

Monsieur le marquis, vous avez une manière de vous faire connaître de vos parents qui, vous l'avouerez, peut bien les surprendre. J'ai souvent regretté que les circonstances, les voyages que j'ai faits, votre séjour obstiné en Bretagne, enfin, mon malheur, m'aient toujours empêché de vous présenter mes devoirs. Je connais votre caractère bon et brusque, et je laisse à sa droiture le soin de m'apprécier plus tard d'une manière moins défavorable.

KÉBRIANT.

Allons, allons, il n'est pas aussi mauvais qu'on me l'avait dit.

LE BARON, *à part.*

Décidément, je me suis trompé, elle sera entrée dans un autre magasin.

* Kébriant, le baron, Pierrefond.
** Kébriant, Pierrefond, le baron.

PIERREFOND.

Pardon, cher baron, de vous avoir fait assister à une scène de famille. J'ai besoin de prendre l'air ; vous verra-t-on ce soir au Château des Fleurs?

LE BARON.

C'est bien possible. (Sortant.) A revoir, comte !...

SCÈNE VI

LES MÊMES, THÉRÉSA, LES COMMIS.*

THÉRÉSA.

Savez-vous que ce n'est pas gentil de votre part de me laisser toute seule avec ces commis de magasin qui me font la cour, je vous en avertis. Il y en a un qui m'a dit que j'étais jolie .. Il me trouve à son goût... le calicot!... Pauvre garçon. Cela fait toujours plaisir ces choses-là !

LE COMTE.

Voulez-vous que je vous mette en voiture. Il faut que je vous quitte.

THÉRÉSA.

Oui, oui, nous allons partir ; vous savez que nous dînons avec les Russes, chez Philippe... Je mettrai ma robe en dentelles... Je tiens à vous faire honneur... Malheureusement, la toilette ne sera pas complète !... je n'ai rien à me mettre au cou... vous savez... Ah ! si j'avais des perles !... mais enfin, je n'en ai pas !... Cette mijaurée de Julie viendra nous étaler ses émeraudes et ses grands yeux bêtes !... Pristi !... que je l'abomine, cette femme-là.

* Pierrefond, Thérésa.

LE COMTE.

Thérésa !...

THÉRÉSA.

Allez toujours, je vous suis.

(Il sort. — Jules vient étaler une pièce d'étoffe sur le divan.)

SCÈNE VII

KÉBRIANT, LA COMTESSE, MADEMOISELLE POINSON, LES COMMIS, THÉRÉSA.*

LA COMTESSE.

Ah ! quelle jolie robe ! combien la faites-vous ?...

JULES.

C'est ce que nous avons de plus beau, sept cents francs !

LA COMTESSE.

C'est trop cher !...

ALFRED.

Monsieur... (A Jules.) Elle dit : C'est trop cher ! il n'y a rien à faire, ce n'est qu'une femme honnête !...

THÉRÉSA.

Tiens ! c'est gentil, ça !.... Faites-en porter quatre dans ma voiture... Vous choisirez les nuances pour mes cheveux... Tout ce que j'ai vu jusqu'à présent est d'un commun... Faites vite, car je suis fatiguée... je veux partir !... Qu'on avance ma voiture... J'ai mes chevaux gris aujourd'hui, et ils n'aiment pas à attendre... Vous direz qu'on aille au bois.

(Elle sort.)

* Kébriant, mademoiselle Poinson, la comtesse, Alfred, Jules, Térésa.

LA COMTESSE, à Alfred.

Qui donc est cette dame si riche, monsieur ?... Est-ce une princesse étrangère ?...

ALFRED, riant.

Non, madame... c'est le comte de Pierrefond qui paye.

LA COMTESSE.

Lui, le comte de Pierrefond, où est-il, montrez-le-moi...

ALFRED.

Le voilà, madame, qui sort du magasin avec cette dame.

LA COMTESSE.

Ah ! quel dommage, je suis arrivée trop tard. Il est marié ! c'est désolant...

KÉBRIANT. *

Mais il n'est pas marié, cet homme-là n'est pas mariable.

LA COMTESSE.

Il était donc avec sa sœur, cette dame qui achetait tout sans regarder...

KÉBRIANT.

Non, madame, il n'a pas de sœur...

LA COMTESSE.

Mais alors, qui était cette femme ?

KÉBRIANT.

Je ne sais vraiment !...

LA COMTESSE.

Allez... allez toujours...

* Kébriant, la comtesse, mademoiselle Poinson.

KÉBRIANT.

Madame, j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, voilà vingt ans que j'ai perdu mon neveu de vue .. Pendant ce temps, il a voyagé... il a été diplomate, je crois... Aujourd'hui, monsieur s'amuse... Il mène une vie d'enfer. Il a tourné le dos à ce que nous nommions jadis la bonne société; la seule bonne au fond, et il se glorifie d'être d'un monde... d'un monde!...

LA COMTESSE.

De quel monde, général?

KÉBRIANT.

Hélas! de ce monde, madame, où les plus laides choses ont le meilleur destin.

LA COMTESSE.

Je comprends... cette dame est...

KÉBRIANT.

Justement.

LA COMTESSE.

Attendez... c'est... N'est-ce pas ce qu'on nomme un magnolia... non, un camélia?

KÉBRIANT.

C'est cela même.

LA COMTESSE.

Ah! que je suis fâchée de ne l'avoir pas regardée... je n'en avais jamais vu... De grâce, mademoiselle Poinson, ne dites pas un mot d'Hortense, surtout devant le général, car vous comprenez.

MADEMOISELLE POINSON.

Non, madame la comtesse, je ne comprends pas.

LA COMTESSE.

Mais c'est lui, monsieur de Pierrefond, qu'Hortense attend toujours, celui dont je vous ai parlé, et comme le général est son oncle et que cela pourrait la compromettre... Enfin, vous ne comprenez pas, mais c'est égal; seulement, n'en dites pas un mot.

MADEMOISELLE POINSON.

Je n'ai jamais été babillarde.

LA COMTESSE.

Quel malheur! quel malheur! Dites-moi, général, y a-t-il longtemps que votre neveu a... cette... liaison?...

KÉBRIANT.

Mais ce n'est pas une liaison, madame; c'est un grelot d'inconduite, voilà tout.

LA COMTESSE.

Mais il se discrédite, comme cela?

KÉBRIANT.

Oui, madame, il se discrédite!

LA COMTESSE.

Mais il se ruine!

KÉBRIANT.

Oui, madame, il se ruine!

LA COMTESSE.

Mais c'est absurde.

KÉBRIANT.

Oui, madame, sans doute, c'est de l'absurdité passée à l'état de folie; mais que voulez-vous? il faut être à la mode.

LA COMTESSE.

Et vous en parlez aussi froidement que cela?

KÉBRIANT.

Comment voulez-vous que j'en parle?

LA COMTESSE.

Mais savez-vous que c'est indigne, affreux, ce que vous dites là?... Vous n'êtes qu'un gros vieux vilain égoïste, voilà ce que vous êtes.

KÉBRIANT.

Bon, cela sera ma faute, à présent.

LA COMTESSE.

Certainement que c'est de votre faute... Pourquoi vous croisez-vous les bras? Ah! si j'étais à votre place...

KÉBRIANT.

Que feriez-vous à ma place?

LA COMTESSE.

Ce que je ferais?... Je ne sais pas ce que je ferais, mais, à coup sûr, je ne souffrirais pas que le fils de ma sœur aille aussi froidement à sa perte.

KÉBRIANT.

Oh! si vous vouliez m'aider, par exemple, j'aurais des chances...

LA COMTESSE.

Eh bien, oui, je vous aiderai, car je suis sûre d'une chose: ce qui fait le triomphe des femmes perdues, ce n'est pas la faiblesse des hommes, c'est la lâcheté des femmes honnêtes. Croyez-vous qu'il suffise de s'envelopper de son dédain pour se faire justice? Non, il faut attaquer... On nous enlève nos fils, nos maris, nos fiancés, et nous, nous irions pleurer des larmes stériles dans quelque petit coin solitaire! Non, cela me révolte, je crie: Aux armes! Que toutes les femmes honnêtes, malheureuses et trompées, répondent à mon appel,

j'aurai pour moi le nombre, le droit, le courage. Je combats pour le salut de mes frères, qui les aime me suive ! Général, je vous nomme mon aide de camp.

KÉBRIANT, lui baisant les mains.

Comtesse, vous êtes charmante, mais vous oubliez une chose...

LA COMTESSE.

Laquelle ?

KÉBRIANT.

Le champ de bataille; vous ne pouvez guère poursuivre l'ennemi jusque dans ses derniers retranchements.

LA COMTESSE.

Non... mais n'y aurait-il pas quelque terrain neutre? Voyons, où peut-on le rencontrer? dans quel salon?...

KÉBRIANT.

Oh ! les salons...

LA COMTESSE.

Au bal?

KÉBRIANT.

Au bal? Je ne vois guère que le bal public !

LA COMTESSE.

Eh bien! j'irai au bal public !

KÉBRIANT.

Vous?

LA COMTESSE.

Moi !

MADEMOISELLE POINSON.

Mais vous n'y songez pas ?... aller dans ce lieu de perdition.

LA COMTESSE.

Que m'importe, si je ne veux pas me perdre!

MADEMOISELLE POINSON.

Vous, madame! je ne le souffrirai pas.

LA COMTESSE.

Ah! je l'ai dit, j'irai.

MADEMOISELLE POINSON.

Toute seule?

LA COMTESSE.

Non, avec vous.

MADEMOISELLE POINSON.

Avec moi, bonté du ciel! que vous ai-je fait?

LA COMTESSE.

Général, permettez-moi de vous présenter notre alliée, mon ancienne gouvernante, ma meilleure amie; elle se jetterait au feu pour moi sans hésiter; il est vrai qu'elle me le reprocherait toute sa vie... C'est convenu, puisque je ne puis rencontrer ce monsieur dans la bonne société, j'irai le chercher dans la mauvaise. Général, vous m'arrangerez cela!...

MADEMOISELLE POINSON, à part.

J'avais bien besoin de chercher une robe de barége; ces prodigalités de toilette n'amènent jamais de bons résultats.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente le jardin du Château des Fleurs. — Illumination du bal. — On entend la musique dans le fond. — Des couples traversent dans le fond de la scène. — M. Alfred papillonne auprès de plusieurs femmes. — Bancs à gauche, chaises à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

ALFRED.

Mademoiselle, vous avez une toilette ravissante; aurai-je celui de danser un n'importe quoi avec vous? Non, eh bien! on tâchera de s'en consoler. (Descendant la scène.) A la bonne heure... On respire ici, c'est l'air pur... Qu'est-ce que ça sent donc ici?... Ah! c'est le gaz... c'est la liberté. Ah! de nouvelles femmes qui arrivent. (La comtesse et mademoiselle Poinson traversent la scène.) Mademoiselle vous avez une toilette ravissante, aurai-je celui... (Mademoiselle Poinson se retourne brusquement et le regarde d'un air féroce.) Tiens, encore ma vieille fille, la maîtresse de Jeannette. Ah çà! elle me poursuit comme un remords. Heureusement qu'elle ne me connaît pas. Ah! tu viens au bal!... tu n'y viendras pas deux fois... J'ai mon idée.

SCÈNE II

LE BARON, ALFRED.

LE BARON, effrayé, courant derrière le buisson.

C'était elle, c'était elle, mes yeux ne m'ont pas trompé.

(Il heurte Alfred.)

ALFRED.

Tiens, un fou! ohé! dites donc, quand vous aurez besoin d'un vis-à-vis, vous saurez que je suis retenu.

SCÈNE III

LE BARON.

Je crois dans toute ma vie n'avoir pas été aussi agité que maintenant, je suis... je puis dire, je suis bouleversé... J'avais calculé avec une si grande finesse. Ce vieil imbécile de Cernay avait dit lui-même à sa femme qu'il désirait qu'elle m'épouse après lui... Je croyais le mariage décidé... Nein, pas du tout. Elle part de Vienne sans dire un mot... Elle arrive à Paris et la première chose pour elle, c'est d'aller au bal public... un endroit où la galanterie française se produit argent comptant. Schwernoth! je suis jaloux... je suis un cadet de famille, et madame de Cernay me donne une position, une fortune, et pour rien dans l'univers je ne céderai à personne... Je n'hésiterai devant rien pour la conserver, mais je suis bouleversé. Pourquoi ce vieux général... Il y a quelque chose là-dessous. Ah! le voilà, je veux être

très-aimable... pour adroitement savoir... ce que signifie le départ de la comtesse. Je crois pouvoir devenir un bon diplomate. Si je le puis, je saurai le mot de l'énigme.

SCÈNE IV

LE BARON, KÉBRIANT, pensif, un cigare à la bouche.

KÉBRIANT.

Ah çà! je suis fort embarrassé; j'ai mes instructions... Détacher mon neveu de sa belle, oui, mais comment? sont-elles drôles ces femmes du monde; une fois qu'elles s'y mettent, je crois qu'elles sont encore plus déraisonnables que les autres.

LE BARON.

Comment lui parler. Ah! il fume. J'ai remarqué qu'à Paris les hommes qui ne se connaissent pas ne sont polis entre eux qu'en allumant leurs cigares. Monsieur, voulez-vous permettre.

KÉBRIANT.

Comment donc, monsieur!

LE BARON.

Ah! pardon, je ne vous reconnaissais pas, monsieur le marquis; j'ai déjà eu l'honneur de vous rencontrer hier dans ce magasin... J'ai admiré les belles paroles que vous avez adressées à votre neveu.

KÉBRIANT.

Que voulez-vous, il faut bien dire de belles choses quand on ne peut plus en faire de mauvaises. Enchanté, monsieur.

(Il veut s'en aller.)

LE BARON.

Vous venez d'arriver dans la capitale de la France, n'est-ce pas? Ne trouvez-vous pas Paris bien embelli, monsieur, c'est une bien belle ville maintenant.

KÉBRIANT.

Oui, monsieur, une très-belle ville. (A part.) Elles doivent être arrivées.

LE BARON.

On croit que les nouveaux embellissements feront du tort aux boulevards. Je ne le crois pas; puis les boulevards, c'est... c'est... comment dire?. . c'est le collier... la parure de Paris... Et une ville c'est comme une femme, elle tient à ses bibelots. (A part.) Je suis bête infiniment ce soir.

KÉBRIANT, à part.

Qu'est-ce qu'il me chante là? (Haut.) Oui, monsieur, en effet, mais pardon.

(Il remonte.)

LE BARON.*

Décidément la finesse ne vaut rien, monsieur le marquis, je serai franc avec vous.

KÉBRIANT.

Plaît-il?

LE BARON.

Voici, monsieur le marquis, de quoi il s'agit : je suis baron, de la famille célèbre des Laubenheim. Le seigneur du majorat, le comte de Laubenheim, est mon propre cousin; il est très-riche le comte, moi je ne le suis pas, mais je suis économe, je suis un bon calculateur, une femme sera très-heureuse avec moi. Je suis très-bon pour madame de

* Kébriant, le baron.

Cernay; c'est-à-dire je suis dévoué à elle, je l'aime infiniment.

KÉBRIANT.

Vous avez bien raison, monsieur, elle est charmante.

LE BARON.

Depuis que son mari est mort, elle est veuve.

KÉBRIANT.

C'est incontestable.

LE BARON.

J'ai l'ambition, monsieur le marquis, d'épouser madame de Cernay. Déjà, à Vienne, j'avais fait ma proposition : elle m'a dit qu'avant notre mariage, elle avait juré d'accomplir un vœu. Mais qu'est-ce que c'est que ce vœu?... Je ne puis m'expliquer...

KÉBRIANT.

C'est désagréable !

LE BARON.

Comprenez-vous qu'on parte ainsi, seule avec une femme de chambre, sans rien dire à ses amis, sans en prendre un pour compagnon de route?

KÉBRIANT.

Ce serait lui créer des droits.

LE BARON.

Ah ! vous croyez qu'elle n'a pas voulu me créer...

KÉBRIANT.

Eh ! monsieur, je n'en sais rien ! vous voulez me faire expliquer des choses...

LE BARON.

C'est que vous seul, monsieur le marquis, pouvez me

donner un bon conseil. Vous êtes sans doute un vieil ami de la famille?

KÉBRIANT.

Vous vous trompez, j'ai vu madame de Cernay pour la première fois en chemin de fer, et j'ai eu l'honneur de faire sa connaissance en lui demandant si le courant d'air l'incommodait. Voilà tous les renseignements que je suis à même de vous offrir, monsieur; j'ai bien l'honneur...

LE BARON.

Mais comment se fait-il qu'elle se trouve ici?

KÉBRIANT.

Ah! elle est ici?... Elle vous a vu?

LE BARON.

Oh! non pas! je me suis détourné. J'ai pensé qu'elle serait fâchée d'être surprise.

KÉBRIANT.

Eh bien! voulez-vous que je vous donne un conseil?

LE BARON.

Monsieur le marquis, vous me rendrez la vie.

KÉBRIANT.

Le suivrez-vous?

LE BARON.

Scrupuleusement.

KÉBRIANT.

Eh bien, puisqu'elle ne veut pas vous voir, tâchez qu'elle ne vous voie pas.

(Il s'éloigne.)

LE BARON, à part.

Décidément la franchise est aussi un mauvais moyen.

Schwernoth ! ce vieux sanglier ! mais qu'est-elle venue faire dans ce Paris !... Ah ! Pierrefond avec sa belle.

SCÈNE V

PIERREFOND, THÉRÉSA, LE BARON.

THÉRÉSA.

Voyons, soyez donc bon pour moi, encore cela et je ne vous demanderai plus rien.

PIERREFOND.

Ah ! baron, vous voilà bien à propos, nous nous querellons.

THÉRÉSA.

Monsieur, jugez-nous. Depuis quelques jours j'ai une idée, une tocade, quoi ! je n'en dors pas les nuits. Il y a un collier de perles, mais un amour de collier, dix mille francs, une misère !

PIERREFOND.

Oui, pour celui qui achète.

(Il va s'asseoir à gauche.)

THÉRÉSA.

Eh bien, figurez-vous, il ne veut pas me le donner. Fi ! c'est une honte. Ah ! je connais bien quelqu'un qui me l'offrirait tout de suite. On se passera de vous ! Tant pis ! vous n'aurez que ce que vous méritez. Faut-il que les hommes soient égoïstes. Quand on en trouve un de bon, par hasard, c'est qu'il s'oublie, mais cela ne dure pas ; voulez-vous me donner le bras, monsieur ?...

(Elle le lui a déjà pris.)

LE BARON, contrarié.

Hein ? Certainement ! Que le diable l'emporte. Elle va me compromettre !...

THÉRÉSA.

J'ai en idée que vous me donneriez ce collier, monsieur. Que voulez-vous, j'en suis folle, c'est une tocade !

LE BARON.

Hein? certainement. Si j'avais les moyens. (A part.) Je suis gentil, si la comtesse me voit ainsi ! il y a de quoi faire manquer mon mariage.

THÉRÉSA.

Monsieur, dites-moi quelque chose à l'oreille.

LE BARON.

Quoi?... que voulez-vous que je vous dise ? Et la comtesse qui est ici !...

THÉRÉSA.

Dites ce que vous voudrez, c'est pour le rendre jaloux; vous comprenez.

LE BARON.

Ah ! c'est pour le rendre jaloux!... Comment m'en débarrasser.

THÉRÉSA.

Oui .. cela réussit souvent... Ah ! ah ! ah ! que vous êtes donc drôles, vous autres hommes, si on vous croyait, on ferait bien des bêtises... Il est furieux.

LE BARON.

Mais non, pas du tout. Il a fait un bâillement.

THÉRÉSA.

Ah ! c'est comme cela, merci, monsieur. (Le baron remonte,

rencontre deux dames qui semblent vouloir l'accoster, il les évite en leur disant : *Bonjour!* et disparaît un instant à gauche. Elle retourne à Pierrefond et s'assied près de lui.) Eh bien, votre ami, savez-vous ce qu'il dit de vous, que vous êtes un menteur et que, lorsque vous promettez quelque chose, vous ne tenez jamais votre parole.

PIERREFOND.

Ah! il a dit cela.

LE BARON.

Qu'est-ce qu'il a à me regarder comme cela.

(Il disparaît à droite.)

THÉRÉSA.

Il m'a fait des propositions mangnifiques, il veut m'emmener au Brésil. Ah! si j'avais voulu, je n'en serais pas réduite à demander un misérable collier de dix mille francs. Mais voilà ce que c'est, (Elle se lève.) on sacrifie tout à un homme, et puis... regardez si ma dentelle ne chiffonne pas par derrière... on est dans le besoin, c'est amusant.

SCÈNE VI

LES MÊMES, KÉBRIANT.*

KÉBRIANT, dans le fond.

Du diable si je sais comment m'y prendre pour l'enlever à mon neveu; surtout après la mercuriale de ce matin.

THÉRÉSA.

Eh bien! vous ne voulez pas tenir votre parole.**

* Pierrefond, Kébriant, Thérésa.
** Pierrefond, Thérésa, Kébriant.

PIERREFOND.

Quelle parole?

THÉRÉSA.

La vôtre, pardi.

PIERREFOND.

Je vous ai promis quelque chose?

THÉRÉSA.

Certainement, vous m'avez promis mon collier, je tiens à mes perles, tant pis. Il ne fallait pas les promettre; mais maintenant c'est trop tard. Je les aurai demain, ou tout le monde saura que vous m'avez trompée, et tout le monde soutiendra l'opinion de monsieur.

(Elle montre Kébriant, croyant montrer le baron qui s'est éloigné.)

KÉBRIANT.

La mienne?

PIERREFOND, se levant.

Mon oncle!

THÉRÉSA.

Tiens! je vous prenais pour un autre, un blond qui était là... Ah! ça m'est bien égal du reste.

PIERREFOND.

Pardon, mon oncle.

THÉRÉSA.

Comment! votre oncle... charmée, monsieur, j'aime beaucoup les oncles, tous les oncles sont riches. C'est une chose connue. Vous avez une bonne figure, si vous voulez venir passer la soirée avec nous, un de ces quatre matins, vous me ferez grand plaisir. Vous trouverez chez moi des hommes tout à fait chics. Je vous gagnerai votre argent, je vous en avertis.

PIERREFOND.

Thérésa, n'importunez pas monsieur.

KÉBRIANT.

Du tout! j'ai été jeune aussi; * elles étaient moins pâles de mon temps; mais quand on passe ses soirées le matin, il est naturel que cela ne donne pas de couleurs. Eh bien, pourquoi ne dansez-vous donc pas?...

THÉRÉSA.

Fi donc, monsieur, il n'y a que les femmes du plus mauvais genre qui dansent.

KÉBRIANT.

Comment dites-vous? Ah! pardon, je n'avais pas compris. C'est qu'autrefois nous venions au bal, quand nous y venions, pour danser, pour nous amuser. Il paraît que c'est changé. Pourquoi y vient-on, maintenant?...

THÉRÉSA.

On vient pour affaires. C'est la Bourse des femmes.

KÉBRIANT.

Excusez mon ignorance! je suis un pauvre vieux, très-arriéré. Je ne compte plus à mon âge.

THÉRÉSA.

Mais pas du tout! vous êtes très-bien encore... Oh! j'aimerais bien un beau vieillard. Ils sont toujours si généreux.

KÉBRIANT.

Quand on veut bien le leur permettre.

THÉRÉSA.

Mais il est très-gentil, notre oncle. Ah! monsieur, quelle bonne figure vous avez; voulez-vous me donner le bras?...

* Pierrefond, Kébriant, Thérésa.

KÉBRIANT.

Volontiers.

PIERREFOND.

Thérésa !

KÉBRIANT.

Mais non ! laissez-la, cela me rajeunit.

THÉRÉSA.

Monsieur, voulez-vous me dire quelque chose à l'oreille?

KÉBRIANT.

Fort bien!..: Ma chère enfant, vingt-cinq louis, si vous vous promenez avec moi pendant un quart d'heure.

THÉRÉSA.

C'est dit. En voilà un au moins qui a des manières charmantes; je ne quitte plus votre oncle, mon cher, il vaut mieux que vous tous, entendez vous. Nous allons voir le bal, je vous défends de nous suivre.

KÉBRIANT.

Vous ne serez pas trop jaloux, mon neveu?

(Il sort avec Thérésa par la droite. Le baron rentre.)

PIERREFOND.

Mais de grâce, cher oncle... Ah! c'est drôle, par exemple! Est-ce que lui aussi, par hasard? Allons, voilà ce que c'est que ces grands rigoristes. * Devant l'argent et les femmes, il n'y a pas de vertu qui tienne!... Et vive la joie, morbleu! on ne vit qu'un moment! Ah! écoutez donc, baron, qu'avez-vous dit à Thérésa?...

* Pierrefond, le baron.

LE BARON.

Moi? rien!

PIERREFOND.

Vous ne lui avez pas parlé de moi?

LE BARON.

Non.

PIERREFOND.

Vrai?...

LE BARON.

Je vous dis que non.

PIERREFOND.

Elle est amusante avec ses roueries, cette fille-là; elle coûte cher; mais elle est drôle, très-drôle. Je ne sais pas ce que j'ai, je suis triste comme tout ce soir. Mon Dieu, que la vie est ennuyeuse quand on s'amuse toujours. Bah! il faut s'étourdir! la fin arrivera d'elle-même! et tout sera dit.

(Il sort par la droite.)

LE BARON, seul.

Pourvu que cette grande brune ne m'empoigne pas une seconde fois!... Ah! la comtesse.

SCÈNE VII

MADEMOISELLE POINSON, LA COMTESSE, LE BARON.

LA COMTESSE, venant de la gauche.

Comment! baron, c'est vous!... Vous, à Paris!... Mais que faites-vous ici?...

LE BARON.

Mais, il me semble, madame, que ce serait bien à moi plutôt de vous demander...

LA COMTESSE.

Quoi ?...

LE BARON.

Le motif... la raison...

LA COMTESSE.

De ma présence ici ?...

LE BARON.

Sans doute ; n'ai-je pas le droit...

LA COMTESSE.

Je vous reconnais tous les droits possibles... Mais ce n'est pas de nous deux qu'il s'agit maintenant... Avez-vous confiance en moi ?...

LE BARON.

Sans doute... mais...

LA COMTESSE.

Il n'y a pas de mais... Avez-vous confiance en moi ?... oui ou non !

LE BARON.

Très-certainement, quoique...

LA COMTESSE.

Il n'y a pas de quoique... C'est oui ou non !

LE BARON.

Oui ! oui !

LA COMTESSE.

Eh bien ! allez-vous-en.

LE BARON.

Vous voulez ?...

LA COMTESSE.

Je veux que vous nous quittiez.

LE BARON.

Vous l'ordonnez ?...

LA COMTESSE.

Mieux que cela ! je vous en prie.

LE BARON.

Mais vous m'expliquerez...

LA COMTESSE.

Un jour, peut-être, pas maintenant, eh bien ?...

LE BARON.

Je fais mon apprentissage de mari, madame ; je n'ai plus de volonté... (A part.) Je saurai bien pourtant ce que cela signifie.

LA COMTESSE.

Allez danser, baron.

(Il va à droite.)

SCÈNE VIII

MADEMOISELLE POINSON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah ! la drôle de figure ! il avait l'air, en me voyant à ce bal, encore plus étonné que moi-même.

MADEMOISELLE POINSON.

Je ne comprends pas, madame la comtesse, que vous ayez encore le cœur de plaisanter. Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. Quel spectacle ! grand Dieu ! quel spectacle ! Des hommes gambadant comme des possédés. Des femmes ! je rougis de le dire, oubliant la retenue imposée à notre sexe... Ah ! madame ! vous me voyez consternée !

LA COMTESSE.

Voyons, mademoiselle Poinson, ne vous chagrinez pas ! il n'y a pas de mal !

MADEMOISELLE POINSON.

Cela vous plaît à dire ! Et que diront mes amies, madame Tardif et mademoiselle Duroc ? et que dira notre vénérable pasteur, grand Dieu ! s'ils viennent à savoir que Rosalie Poinson de Lausanne, à l'âge de cinquante-quatre ans, après s'être toujours distinguée, j'ose le dire, par une conduite irréprochable, passe ses nuits, comme une évaporée, dans les bals publics ? Tenez ! madame, vous me perdez de réputation.

LA COMTESSE.

Mais, mademoiselle Poinson, il me semble que je suis avec vous !

MADEMOISELLE POINSON.

Je sais bien, madame, que ma naissance n'est pas aussi illustre que la vôtre. Vous n'avez pas besoin de m'en faire souvenir, pour que je sache la distance qui nous sépare.

LA COMTESSE.

Mais, qui pense à cela ? Voyons, asseyez-vous ; ici, nous sommes à l'écart, le général viendra nous prendre, et nous pourrons partir.

(Elles s'asseyent à droite.)

MADEMOISELLE POINSON.

Je ne serai tranquille que rue Pigale, 27, dans mon petit appartement. Pourvu que nous ne soyons pas exposées à quelques brutalités de la part de ces hommes !... il sont si insolents !... Ah ! madame, madame !... il y en a un qui s'approche... madame ! il nous regarde.

LA COMTESSE.

Eh bien ! pourquoi pas ?

SCÈNE IX

LES MÊMES, PIERREFOND.

PIERREFOND.*

Tiens ! quelle jolie femme !

LA COMTESSE.

Ah ! le voilà enfin ! Hortense ne m'a pas trompée ; il est vraiment très-bien.

PIERREFOND.

Elles sont seules ! ma foi, je vais tenter l'aventure.

MADEMOISELLE POINSON.

Madame ! madame... il vient de notre côté ; il veut s'asseoir ! il s'assied, madame ! madame... il s'est assis !

(Pierrefond s'est assis près de la comtesse ; une chaise les sépare ; mademoiselle Poinson est derrière la comtesse.)

LA COMTESSE.

Laissez-le faire.

PIERREFOND, saluant.

Il fait bien beau temps aujourd'hui, mademoiselle.

* Pierrefond, mademoiselle Poinson, la comtesse.

MADEMOISELLE POINSON.

Madame est veuve, monsieur.

(Elle se lève à chaque phrase.)

PIERREFOND.

Oh ! pardon ! il fait bien beau temps, aujourd'hui, madame.

MADEMOISELLE POINSON.

On ne parle pas ainsi à madame sans la connaître. Passez votre chemin, mal élevé.

PIERREFOND.

Dites donc, madame, elle n'est pas aimable madame votre mère !

MADEMOISELLE POINSON.

Je suis demoiselle, mal appris.

PIERREFOND.

Vrai ! j'aurais dû m'en douter ! Eh bien ! mademoiselle il paraît que mademoiselle votre tante n'a pas le caractère facile.

MADEMOISELLE POINSON.

Voulez-vous donc, monsieur, nous obliger à recourir à l'autorité ? Faut-il invoquer l'égide des lois pour se soustraire à vos poursuites, homme impudent !

PIERREFOND.

Allons ! allons ! ne nous fâchons pas ; peut-être ces dames voudraient-elles se rafraîchir... désirent-elles une glace, un soda... je serai heureux.

(Il se lève.)

MADEMOISELLE POINSON.

Nous ne voulons qu'une chose, monsieur, c'est que vous nous laissiez tranquilles.

PIERREFOND.

Est-ce aussi votre avis, madame ?

LA COMTESSE.

Monsieur...

PIERREFOND.

C'est dommage pourtant, car j'aurais bien des choses à vous dire.

LA COMTESSE.

Vraiment ?

PIERREFOND.

Oh ! oui ! vous êtes ici au bal pour la première fois ?...

LA COMTESSE.

En effet, monsieur.

PIERREFOND.

Cela se voit de suite. Le trouvez-vous gai ?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur, très-gai, dans son genre !... d'une gaieté qui rend triste à mourir !...

PIERREFOND.

Hein !... quelle singulière femme. Pardonnez-moi mon indiscrétion, madame, mais c'est par hasard que vous êtes au bal ?...

LA COMTESSE.

Non, monsieur... J'y suis venue de mon plein gré.

PIERREFOND.

Pour voir quelqu'un.

LA COMTESSE.

Vous l'avez dit... pour voir quelqu'un.

PIERREFOND.

Oserai-je vous demander quel est l'heureux mortel ?...

LA COMTESSE.

Pour lequel je suis venue?...

PIERREFOND.

Oui!... je le connais peut-être.

LA COMTESSE.

Très-bien.

PIERREFOND.

Et c'est ?...

LA COMTESSE.

C'est vous-même!...

PIERREFOND.

Moi ?...

MADEMOISELLE POINSON.

Madame, au nom du ciel! que faites-vous ?...

LA COMTESSE.

Mademoiselle Poinson, voudriez-vous me rendre un service?... Laissez-moi causer avec monsieur.

MADEMOISELLE POINSON.

Comment, ma petite Pauline! c'est à cela que doit aboutir mon éducation !... mais vous voulez donc ma mort?...

LA COMTESSE.

Ma vie est là pour la prévenir, mademoiselle Poinson... Si j'agis de la sorte, c'est que j'ai mes raisons... des raisons très-graves!... Allez voir le bal! j'irai vous y reprendre.

MADEMOISELLE POINSON.

Mais s'il arrive quelque chose?...

LA COMTESSE.

Que voulez-vous qu'il arrive, la foule est à deux pas... faites ce que je vous demande.

MADEMOISELLE POINSON, se levant.

Oh! elle est bien la même; quand elle se met quelque chose dans la tête!... — Monsieur, j'espère bien que vous ne vous permettrez pas...

LA COMTESSE.

Voyons, cela suffit!...

MADEMOISELLE POINSON, à la comtesse.

C'est que vous ne savez pas ce dont ils sont capables, ici !... (Au comte.) Je la confie à votre délicatesse, si toutefois vous en avez... car les hommes que l'on voit ici, c'est de la bien mauvaise société!... Je m'en vais, madame, je m'en vais!.. Oh! si jamais on m'y reprend!... Monsieur, je vous en supplie!... C'est bon, madame, me voilà partie!... et toute seule encore! toute seule dans cette cohue!...

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE X

PIERREFOND, LA COMTESSE.

PIERREFOND.

C'est un dragon, madame, que vous avez là pour vous garder!

LA COMTESSE.

Ne plaisantez pas, monsieur, c'est une femme qui m'est dévouée. Vous disiez tout à l'heure que vous aviez quelque chose à me dire?

PIERREFOND.

Oh! oui! madame, certainement, beaucoup de choses!..
(Il s'assied derrière la chaise qui le séparait de la comtesse.)

LA COMTESSE.

Eh bien, parlez, je vous écoute.

PIERREFOND.

Par où faut-il que je commence?

LA COMTESSE.

Par où vous voudrez, monsieur, cela m'est égal!

PIERREFOND.

Madame, je dois vous dire que je suis très-brutal avec les femmes.

LA COMTESSE.

Je le regrette pour vous, monsieur.

PIERREFOND.

Permettez-moi d'achever ma phrase; je suis brutal avec les femmes, mais seulement devant témoins, pour ne pas être accusé de faiblesse... car, le croiriez-vous, de nature je suis timide. Une femme m'impose à première vue; aussi vous voudrez bien m'excuser, n'est-ce pas, si vous me trouvez un peu trop convenable.

LA COMTESSE.

Comment donc... mais si je m'étais attendue au contraire, je ne vous aurais pas parlé, soyez-en sûr. Du reste, monsieur, moi, je suis très-hardie avec les hommes, et je vais vous en donner la preuve... Vous pourriez croire que peut-être subjuguée par tous vos avantages, éblouie par votre réputation, je tiens à faire votre conquête: ce serait vous abuser étrangement... Je suis ici pour la première et la dernière fois de ma vie. Je commence à croire que je me

suis un peu trop risquée, mais enfin la chose est faite... Je veux au moins profiter de notre rencontre pour voir un peu de près ce que c'est qu'un lion du jour.

PIERREFOND.

Mais il ne tient qu'à vous, chère amie.

LA COMTESSE, se levant.

Ah! quelle horreur!... quel genre est-ce cela?...

PIERREFOND.

Comment, vous vous fâchez!... rasseyez-vous, de grâce; vous me direz ce qu'il faudra vous offrir pour obtenir mon pardon... Désirez-vous un bracelet... une parure?

LA COMTESSE.

Mais c'est intolérable, tout ce que vous me dites là; que voulez-vous que je fasse de vos petits cadeaux?

PIERREFOND, se levant. *

Ah! diable! il paraît que c'en est une celle-là... un peu... Comment se fait il alors que je ne la connaisse pas; c'est qu'elle est très-jolie.

LA COMTESSE.

Monsieur, je n'ai plus qu'une chose à vous demander; voudriez vous dire à la personne qui vient de me quitter que je l'attends ici pour partir.

PIERREFOND.

Mais ne pourrai-je pas?...

LA COMTESSE.

Allez!

PIERREFOND.

J'obéis, madame. (A part.) Est-ce que je me serais trompé? (Il sort par la droite.)

* La comtesse, Pierrefond.

SCÈNE XI

LA COMTESSE, seule.

Si je m'étais attendue à cela, par exemple ! Tout mon sang a reflué à la tête ; j'ai cru que j'allais tomber, tellement j'étais tremblante d'indignation et de colère ! Du reste, à qui la faute ? Il paraît que c'est le dialecte de ce pays de lanternes. Chaque pays parle sa langue. Au bout du compte, il n'y aurait pas de quoi se fâcher. Pauvre Hortense, il ne faut plus songer à cet homme, il est bien mort pour toi. Ah ! encore.

SCÈNE XII

LA COMTESSE, PIERREFOND.

PIERREFOND.

Madame, j'ai exécuté vos ordres; mais la duègne commise à votre garde ne peut, pour le moment, se rendre auprès de vous. Elle est occupée à danser un lancier avec un étudiant en médecine.

LA COMTESSE, riant.

Ah ! la bonne folie !

PIERREFOND.

Madame, vous avez ri ; et qui a ri a pardonné.

LA COMTESSE.

Allez-vous recommencer ?...

PIERREFOND.

Oh ! non ; j'ai été assez puni d'un crime qui ne vient

pas de moi, mais de l'endroit où nous sommes; si je vous ai parlé avec une inconvenance dont je rougis, c'est que vu les mœurs locales, je me croyais avoir des manières charmantes. Voyons franchement, est-ce ma faute?... et feriez-vous peser sur ma conscience une responsabilité dont vous pourriez bien accepter une petite part.

LA COMTESSE.

Oui, vous avez raison; c'est moi qui ai tort!

PIERREFOND.

Je n'ai pas dit cela; mais je tiens à vous faire bien comprendre qu'il n'est pas dans ma nature de manquer à une femme, n'importe la position brillante ou misérable dans laquelle elle se trouve.

LA COMTESSE.

Ah! bien! c'est bien cela! vous êtes pourtant moins mauvais que je ne le craignais; vous avez du bon.

PIERREFOND.

Croyez-vous?

LA COMTESSE.

Je l'espère.

PIERREFOND.

Vous l'espérez! Mais quel intérêt pouvez-vous prendre à un inconnu?

LA COMTESSE.

Peut-être ne m'êtes-vous pas aussi inconnu que vous le croyez!...

PIERREFOND.

Il se pourrait, madame!

LA COMTESSE.

Pas de fatuité, de grâce; j'ai commencé par vous dire

que, personnellement, je déclinais toute prétention sur vous, et ceci est la vérité bien vraie, je vous prie de le croire; si je vous ai parlé, c'est que je pensais à une personne, c'est que j'avais une idée en tête; mais cette idée, j'y renonce complétement, et il ne me reste plus qu'à vous prier d'oublier cette rencontre. Je veux me retirer; ma gouvernante aura fini son quadrille, j'espère.

PIERREFOND.

Oh! vous n'aurez pas la cruauté de vous en aller ainsi, sans me dire le mot de cette énigme; vous pensiez, dites-vous, à quelqu'un, en me parlant. Est-ce à la petite Claire, à Mariette... à...

LA COMTESSE.

Non, monsieur, ce n'est ni à Claire, ni à Mariette, je n'ai pas l'avantage de voir ces dames-là. N'avez-vous donc pas connu de femmes honnêtes?

PIERREFOND.

Oh! il y a si longtemps...

LA COMTESSE.

Je ne vous croyais pas si mauvaise mémoire.

PIERREFOND.

Mais qui donc?

LA COMTESSE.

Assez là-dessus, monsieur, ce serait une profanation. Ici surtout!... au fait savez-vous?... je pense à une chose; vous devez être bien malheureux.

PIERREFOND.

D'où le savez-vous, madame?

LA COMTESSE.

C'est une idée qui m'est venue.

PIERREFOND.

Ah! bien, oui, vous avez raison et, si vous me connaissiez davantage, peut-être me plaindriez-vous, peut-être pourriez-vous m'excuser!...

LA COMTESSE.

Je serais curieuse de savoir ce que vous pourriez dire pour votre justification.

PIERREFOND.

Veuillez donc m'écouter, mais asseyez-vous, je ne puis vous voir debout. (Elle s'assied vers la droite.) Merci, madame, ma plus grande justification....

LA COMTESSE.

Eh bien?

PIERREFOND.

Plaît-il?

LA COMTESSE.

Eh bien! et vous-même?

PIERREFOND.

Quoi donc?

LA COMTESSE.

Vous ne vous asseyez pas?

PIERREFOND.

Je ne sais si je puis me permettre...

LA COMTESSE.

A la bonne heure, vous voilà timide à présent. (Il s'assied.) Allons, allons, vous êtes mieux comme cela; vous disiez donc que votre plus grande justification...

PIERREFOND.

Madame, ma plus grande justification est d'avoir eu le malheur d'être né riche.

LA COMTESSE.

Le pauvre homme!

PIERREFOND.

N'en riez pas, madame; qui n'a pas de privations, n'a pas de jouissances; qui n'a pas de jouissances, n'a pas de bonheur.

LA COMTESSE.

Au fait, c'est vrai, monsieur La Palisse n'aurait pas mieux dit.

PIERREFOND.

Ah! si vous me troublez, madame, je ne pourrai plus continuer.

LA COMTESSE.

Allez, allez, j'écoute.

PIERREFOND.

Avec le sentiment de la richesse naît la conviction fort désagréable que tout le monde voudrait de votre argent... sans vous, et personne de vous... sans votre argent! Vous n'osez aimer personne, car vous craignez que votre meilleur ami ne serre la main qu'à vos billets de banque, que la jeune fille tremblante au moment de risquer un aveu furtif ne calcule le nombre de cachemires et de diamants que pourrait lui rapporter son amour.

LA COMTESSE.

Ah! monsieur!... quelle idée avez-vous là.

PIERREFOND.

Ainsi, madame, que penseriez-vous d'un homme qui débute nécessairement dans la vie par le dégoût. Le croyez-vous criminel ou malheureux?

LA COMTESSE.

L'un et l'autre peut-être! mais continuez, je vous prie.

PIERREFOND.

Eh bien, madame, c'est par dégoût que se font toutes ces folies... on vous parle dans les livres des entraînements de la jeunesse, c'est complétement faux! Il n'y a plus d'entraînement, depuis qu'il n'y a plus de jeunesse. On est prévenu, on sait ce qui doit arriver, on se ruine à froid. On se dit qu'en allant au jeu, on se fera... plumer comme un pigeon, on se le répète un millier de fois, puis comme on ne sait que faire et que l'ennui vous poursuit et qu'il y a en vous une certaine séve d'activité, un certain besoin d'émotion, on va jouer et on se fait plumer, comme un pigeon, jusqu'à la dernière plume. Une autre fois on vous dit: «Vous voyez cette belle voiture et cette belle femme dedans, c'est la créature la plus éhontée de Paris. Fuyez-là comme la peste, elle vous ôtera vos meilleurs sentiments, votre repos, votre fortune, votre considération. » On sait tout cela et vous croyez qu'on l'évite? pas du tout, il faut bien faire quelque chose. On va chez elle, on se fait présenter. On se roule à froid dans les ignominies qu'on s'est préparées, et un beau matin on se demande en s'éveillant s'il n'est pas temps de se brûler la cervelle.

LA COMTESSE.

Mais c'est effrayant ce que vous dites là.

PIERREFOND.

Et ce qu'il y a de triste, ce qu'il y a de bête, c'est qu'on se juge à sa propre valeur. L'opinion des autres est bien peu

de chose quand on connaît la vie, mais il est cruel de ne pouvoir se pardonner à soi-même! Et on nous parle d'entraînement. Non, ce n'est pas de l'entraînement, c'est de l'inertie, c'est de la faiblesse, c'est de l'indifférence, de la lassitude, c'est le cachet de notre temps qui a usé, abusé de tout, et qui, à force de faire estimer l'argent par ceux qui n'en ont pas, l'a rendu un objet de mépris et de perdition pour ceux qui en ont!

LA COMTESSE.

Pauvre jeune homme! Et vous êtes tous comme cela?

PIERREFOND.

A peu près. La comédie qui se joue en public est toujours la même, sauf les nuances des rôles. Il y a les chefs d'emploi, les doublures, les comparses, les aspirants et les exploiteurs, tout cela fait semblant d'aimer les chevaux et de mépriser les femmes. Tout cela vit d'orgie, de luxe à tapage, d'agitation, d'ennuis accumulés à grand'peine. Tenez, madame, je ne sais qui vous êtes, quoique je devine en vous une de ces natures, d'une distinction rare, qu'on ne rencontre qu'une fois dans la vie. Je ne sais pour quel motif vous me semblez prendre intérêt à ma pauvre existence, mais, en ce moment, je ne veux pas être indigne de vous. Acceptez un conseil, ne restez pas ici, ne parlez pas avec moi. La femme qui me parle est déjà compromise. J'ai fait tant de mauvaises actions dans ma vie, que je voudrais en faire une bonne par hasard. Allez-vous-en, madame, je vous en prie.

LA COMTESSE.

Non, monsieur, puisque la providence m'a placée sur votre route, je n'irai pas me cacher au lieu de vous faire entendre une fois la vérité. Puisque les hommes, par le temps qui court, sont si déplorablement faibles, il paraît

que c'est aux femmes d'être fortes. Je ne sais trop quel est le danger dont vous me menacez, mais je le brave. De tout ce que vous avez bien voulu me dire, monsieur, je n'ai compris qu'une chose, c'est que vous avez reçu une bien mauvaise éducation.

PIERREFOND.

C'est vrai, madame, mais c'est encore grâce à cette maudite richesse.

LA COMTESSE.

Je connnais peu la vie et ses écueils, mais je sais qu'il nous a été donné, contre toutes les tentations et tous les malheurs, trois talismans avec lesquels on est toujours fort: la prière, la volonté et l'amour; le saviez-vous, monsieur? Madame votre mère a dû pourtant vous en parler?

PIERREFOND.

Hélas! madame, j'ai perdu ma mère sitôt.

LA COMTESSE.

Pas assez tôt, monsieur, pour qu'elle n'ait pas eu le temps de joindre dans votre berceau vos deux petites mains pour les élever vers le ciel; pas assez tôt pour qu'elle ne vous ait pas répété que vous étiez né un homme, par conséquent, né pour commander, et qu'avant de faire obéir les autres, il faut savoir se maîtriser soi-même; surtout pas assez tôt pour ne pas vous avoir réchauffé sur son cœur, bercé de son regard, aimé de toute la puissance de son être; aviez-vous besoin d'autres instructions, monsieur, et ces souvenirs ne vous suffisaient-ils pas?...

PIERREFOND.

Mais quelle femme êtes-vous donc, madame, pour frapper ainsi sans pitié sur les plaies saignantes de mon âme? Oui, vous avez raison, impies sans athéisme, méchants

sans fiel, lâches sans poltronnerie, égoïstes sans sécheresse, voilà ce que nous sommes devenus! Nous n'avons ni la hardiesse du bien, ni l'énergie du mal. Et, le croiriez-vous, moquez-vous de moi si vous voulez, mais tenez, je suis né, moi qui vous parle, avec des trésors de dévouement, de générosité, de tendresse, dans le cœur. Eh bien! j'ai traîné tout cela dans la fange, et comme vous l'avez deviné, je suis, avec mon insouciance apparente, le plus malheureux des hommes.

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, il ne tient qu'à vous d'avoir le courage d'être heureux. Renoncez à votre genre de vie.

PIERREFOND.

C'est trop tard! il n'y a que l'amour qui pourrait me sauver encore; mais qui voudrait, qui pourrait m'aimer maintenant?

LA COMTESSE.

Qui?... Partout où il y a une infortune, il y a une femme pour la soulager.

LE COMTE.

Non! Que lui apporterais-je, à cette femme? de la défiance, de l'ennui, un cœur blasé... non! Merci, madame, de m'avoir dit une bonne parole! il y a longtemps que je n'en avais entendu; mais, pour me sauver du dégoût de moi-même, il faudrait un miracle... il me faudrait plus qu'une femme, il me faudrait un ange! avec des traits comme les vôtres, un esprit comme le vôtre.

LA COMTESSE.

Eh bien! tenez, monsieur, puisque vous me parlez à cœur ouvert, je vous confierai que je suis l'amie d'une jeune fille

que vous avez oubliée et qui vaut bien mieux que moi, je vous assure. Tandis que vous cherchez des distractions coupables, elle, elle n'a pas changé, elle vous attend toujours, et je sais qu'elle serait bien heureuse de vous revoir!

PIERREFOND.

Je ne comprends pas de qui vous voulez parler, madame.

LA COMTESSE.

Allons, pas d'hypocrisie, ce serait indigne de vous! vous savez bien que je vous parle d'Hortense.

PIERREFOND.

Madame, j'ai beau y penser, je ne sais vraiment de quelle Hortense vous voulez me parler.

LA COMTESSE.

Comment! de quelle Hortense; mais de cette Hortense dont vous avez troublé le cœur pendant votre séjour à Vienne.

PIERREFOND.

Mais je n'ai jamais été à Vienne.

LA COMTESSE, avec effroi.

Vous n'avez jamais été à Vienne?...

PIERREFOND.

Jamais, madame.

LA COMTESSE.

Qui donc y portait votre nom?...

PIERREFOND.

Je n'en sais rien.

LA COMTESSE.

Vous n'en savez rien?...

PIERREFOND.

Permettez, madame, je crois me souvenir qu'il y avait effectivement un Pierrefond à Vienne; mais nous sommes de familles différentes : ils sont du Languedoc et nous de Bretagne.

LA COMTESSE, se levant.

Mais alors, vous m'avez trompée.

PIERREFOND, se levant.

Moi? madame.

LA COMTESSE, très-troublée.

Mais certainement! vous devez m'avoir prise pour une folle. Comment! je me dévoue à l'amitié, je parle à un inconnu pour assurer le bonheur de ma meilleure amie, et il se trouve que j'ai fait toutes ces belles équipées pour mon propre compte... Oubliez-moi, monsieur... je ne vous reverrai de ma vie... c'est un abus de confiance... c'est une abomination.

PIERREFOND, tristement.

Ainsi, madame, c'est pour un autre que vous m'avez recherché ?

LA COMTESSE.

Certainement. Il ne manquerait plus que vous alliez croire que je vais chercher des aventures dans les bals publics. Tenez, je suis au désespoir, et je ne vous le pardonnerai de ma vie.

PIERREFOND.*

Mais est-ce ma faute ?...

LA COMTESSE.

Non, monsieur... c'est la mienne, et c'est pour cela que

* Pierrefond, la comtesse.

je ne puis vous la pardonner. Avoir fait toute cette belle campagne pour un étranger... Laissez-moi... Où dois-je aller?... où est ma gouvernante?...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, THÉRÉSA, LE BARON, puis KÉBRIANT.

THÉRÉSA.*

Ah! c'est comme cela! Eh bien! c'est gentil! Je ne sais ce qui me retient de vous arracher les yeux. Passez votre chemin, madame, il n'y a rien ici pour vous.

PIERREFOND, se jetant du côté de la comtesse.**

Madame! de grâce!

THÉRÉSA, tirant à elle le comte.

Je vous défends de parler à cette femme.

LE BARON, à la comtesse.

Soyez tranquille, madame, je suis là!

LA COMTESSE.

Baron, sauvez-moi!

LE BARON.

En ai-je le droit?...

LA COMTESSE.

Oui! oui!

THÉRÉSA.

Ah! vous croyez que c'est aussi facile que cela, de venir nous enlever... vous êtes un peu novice, ma chère!

* Pierrefond, Thérésa, la comtesse.
** Thérésa, Pierrefond, le baron, la comtesse.

PIERREFOND, avec désespoir.

Thérésa !

LE BARON.

Pardon, monsieur ! madame est votre maîtresse, je crois ?...

THÉRÉSA.

Pardieu ! ça se sait bien !

LE BARON.

Eh bien ! comme je ne puis provoquer une femme, c'est à vous, monsieur le comte, que je demande raison des insultes qu'elle se permet d'adresser à celle qui, j'espère, portera bientôt mon nom.

PIERREFOND, éperdu.

Comment ! vous voulez...

LE BARON.

Ce que tout galant homme voudrait à ma place. Vous êtes solidaire des actes de madame, et vous ne devez pas être surpris si je vous en rends responsable.

THÉRÉSA, à part.

Tiens ! un duel pour moi ! ça me posera !

PIERREFOND.

Que j'aille soutenir contre... non ! cette rencontre est impossible !

LE BARON. *

Comme il vous plaira ! (A deux élégants qui traversent la scène.) Messieurs, vous serez témoins que le comte de Pierrefond a refusé une provocation.

* Pierrefond, Thérésa, le baron, la comtesse.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, KÉBRIANT, puis MADEMOISELLE POINSON ET ALFRED.

KÉBRIANT, venant de la droite. *

Cela n'est pas vrai, monsieur, je l'accepte pour lui.

PIERREFOND.

Mon oncle ! vous ne savez pas...

KÉBRIANT**.

Si, mon neveu ! je sais qu'il y a des paroles auxquelles il n'y a pas deux manières de répondre.

MADEMOISELLE POINSON, au dehors.

Au secours ! au secours ! on m'assassine ! on me poursuit !...

(Elle entre ébouriffée et vient s'asseoir vers la droite.)

LA COMTESSE. ***

Qu'est-ce donc ?...

ALFRED.

Mademoiselle... mes intentions sont pures...

KÉBRIANT.

Qu'est-ce que c'est ?... Allez à vos affaires, gamin !

ALFRED.

Ah ! gamin, le mot est dur !... C'est égal, elle n'y reviendra plus !

* Pierrefond, Thérésa, les deux élégants, le baron, Kébriant, la comtesse

** Pierrefond, Kébriant, le baron, la comtesse.

*** Pierrefond, Kébriant, Alfred, le baron, mademoiselle Poinson, la comtesse, Thérésa est au fond avec les assistants.

MADEMOISELLE POINSON.

Ils ont voulu me faire galoper, moi! moi !!! j'ai poussé des cris... Le commissaire est arrivé... un bien digne homme, celui-là ! Il m'a arraché des bras de ces énergumènes... Madame, pour les trésors du Potose, je ne resterais pas ici !...

LA COMTESSE.

Ni moi non plus ! venez, baron ! je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi !

PIERREFOND.*

Madame...

LE BARON, à Pierrefond.

Mes témoins seront chez vous, demain à midi.

PIERREFOND, avec effort.

A demain !

(Le baron et la comtesse sortent par la gauche, mademoiselle Poinson les suit toujours effrayée.

* Kébriant, Pierrefond, le baron, la comtesse, mademoiselle Poinson, Alfred.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Le décor représente l'appartement de mademoiselle Poinson. — Quatre portes; une cage de perroquet près de la fenêtre, angle gauche. — Ameublement modeste, raide et propre. — Bureau vers la droite.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNETTE, *devant la cage.*

As-tu déjeuné, Jacquot? Vilaine bête! Si cela a le sens commun de se donner du mal pour un être semblable! J'aimerais mieux un singe; au moins cela a l'air d'un homme, tandis qu'un nez avec des plumes, qu'est-ce que cela signifie, je vous le demande?... Ah! ces vieilles filles, comme elles déguisent les enfants qu'elles voudraient avoir! Avec cela que la mienne ne peut jamais se tenir tranquille... Jeannette, avez-vous fait la pâtée du chat? Jeannette, avez-vous nettoyé la cage?... — Jeannette, il y a de la poussière sur la commode... Jeannette, pourquoi êtes vous restée dans la rue, sans ma permission?... C'est mon devoir de veiller sur votre jeunesse... Il y a de grands dangers à Paris pour les jeunes filles... Eh, mon Dieu! on les connaît ces dangers... et mieux que vous encore.

SCÈNE II

ALFRED, JEANNETTE.

ALFRED, entrant du fond.

Pst!... pst!... mademoiselle Jeannette...

JEANNETTE.

Monsieur Alfred!... quelle imprudence!

ALFRED.

Le rhinocéros est sorti?...

JEANNETTE.

Oui! mais prenez garde, elle va rentrer.

ALFRED.

Ah! mademoiselle... j'ai une bien mauvaise nouvelle à vous apprendre.

JEANNETTE.

Quoi donc?...

ALFRED, tombant sur un fauteuil.

Destitué!..

JEANNETTE.

Vous avez perdu votre place?...

ALFRED.

Que voulez-vous? je n'ai pas d'ambition; je suis Parisien, moi, j'ai le caractère gai... ils n'ont pas voulu me comprendre.

JEANNETTE.

Vous n'êtes plus commis de magasin?...

ALFRED, se levant.

Non! ce n'est pas comme cela qu'ils ont dit; ils m'ont annoncé que je n'étais plus employé de l'administration... Ce sont leurs paroles... Après quoi, ils m'ont flanqué à la porte de leur boutique.

JEANNETTE.

C'est que vous ne m'aimiez pas assez pour persévérer dans la carrière et vous faire une position...

ALFRED.

Ah! mademoiselle... si on peut dire... Je vous jure sur l'honneur que je désire sincèrement devenir riche. Ce n'est pas la volonté qui me manque, c'est le caractère.

JEANNETTE.

Qu'allons-nous faire, mon Dieu?...

ALFRED.

Voulez-vous que je vous dise, mademoiselle?... Laissons aux vieillards le soin de penser à l'avenir; nous sommes jeunes, profitons du présent... Dites à votre phoque que vous avez une tante malade à Bellevue, et allons dîner à Romainville... Ça va-t-il?...

JEANNETTE.

Mais, je veux le mariage, moi !...

ALFRED.

Moi aussi, mes intentions sont pures.

JEANNETTE.

Oh ! je les connais!...

ALFRED.

Cela n'empêche pas de dîner.

JEANNETTE.

Chut! prenez garde... la voilà qui monte l'escalier... Entrez vite dans ma chambre; mais c'est bien mal de vous croire.

ALFRED.

Ange adoré... viendras-tu?

JEANNETTE.

Oui! si vous ne me tutoyez pas... Allons, vite! (Alfred entre dans la chambre à gauche.) Hi! hi! hi!... ma pauvre tante!... Tiens!... une dame!

SCÈNE III

JEANNETTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Mademoiselle Poinson n'est pas encore rentrée?...

JEANNETTE.

Non, madame...

LA COMTESSE.

C'est bon! j'attendrai... Ah! voulez-vous dire à mes gens qu'ils peuvent s'en aller.

(Jeannette sort.)

SCÈNE IV

LA COMTESSE, seule. — Silence.

Je ne sais ce que j'ai aujourd'hui... je crois que j'ai la fièvre!... (S'asseyant près du bureau.) Ah! le journal!... Voyons!...

SCÈNE V

PIERREFOND, LA COMTESSE.

PIERREFOND.

Ça doit être ici!...

LA COMTESSE, courant à lui.

Ah!

PIERREFOND.

Vous! madame!

LA COMTESSE, vivement.

Monsieur, et votre blessure?...

PIERREFOND, avec ivresse.

Enfin!

LA COMTESSE.

Vous avez été blessé?

PIERREFOND.

Oui, madame... seulement.

LA COMTESSE.

Seulement?... que vouliez-vous de plus?

PIERREFOND.

Je voulais en finir... La vie, telle que je me l'étais faite, n'était plus tenable; celle que vous m'avez laissé entrevoir n'était pas possible... et ma foi, l'épée d'un adversaire se trouvait là, bien à propos; j'avoue que je ne croyais pas monsieur de Laubenheim si maladroit... avec les hommes, du moins... Un pas de plus... et il m'aurait rendu service.

PIERREFOND.

Vous oublier, madame!... vous! ce serait recommencer ma vie d'autrefois et je n'en suis plus capable... Vous oublier! mais ce serait mon plus grand malheur; car votre souvenir, c'est toute ma force et toute ma vertu. Aussi, je n'éprouve que le besoin de vous remercier du bien que vous m'avez fait. Ce bien était une aumône, je le sais, elle ne m'était même pas destinée... mais cette aumône sera désormais ma seule richesse; il me restera le souvenir doux et triste d'avoir entrevu le bonheur. Je vous devrai d'y croire; et mon châtiment sera de le regretter toujours.

LA COMTESSE, avec émotion.

Monsieur... ce que vous me dites est si étrange... si inattendu... que puis-je vous répondre?... Je ne comprends pas les sentiments dont vous me parlez... je ne les connaissais pas... Je vous crois sincère... je vous plains!... Vous devez me trouver bien coupable!... je croyais faire pour le mieux!... enfin! il paraît que les femmes doivent être prudentes, ce sera une leçon pour moi! J'appartiens à mes devoirs... je n'ai jamais aimé et n'aimerai jamais autre chose.

PIERREFOND.

Je n'ai pas le droit de m'en plaindre...

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, que prétendez-vous?...

PIERREFOND, s'asseyant en avant du bureau.

Moi, madame, rien... je ne prétends à rien... je ne demande rien... Je voulais seulement vous dire qu'en semant vos bonnes actions, vous en avez fait tomber une, par hasard, sur moi... et que celle-là, contre l'habitude, n'a pas trouvé un ingrat... Voilà tout. Ce que je voulais, c'était vous remercier du fond du cœur, et vous voir, vous contempler encore une fois, avant de partir...

LA COMTESSE.

Vous partez?...

PIERREFOND.

Oui, madame, aujourd'hui je quitte Paris.

LA COMTESSE.

Et où allez-vous?...

PIERREFOND.

Je n'en sais rien encore... quelque part... bien loin!...

LA COMTESSE.

Mais vous ne devez pas partir, vous avez une position, des devoirs, ce serait absurde...

PIERREFOND.

Vis-à-vis du monde, oui... mais que m'importe; depuis quinze jours, je vis d'une existence où le monde n'a plus de signification, j'ai liquidé mes folies. Je vous disais l'autre jour que j'étais malheureux; maintenant, je ne le suis plus... C'est un rêve qui m'a rendu à la réalité; je suis tristement heureux, c'est vrai! mais je le suis. Je suis calme; je suis fort... je suis décidé. (Il se lève.) Et maintenant, madame, adieu! je ne veux pas être indiscret davantage, ce que vous faites est bien fait, puisque c'est vous qui le faites... (S'inclinant.) Vous n'avez rien à m'ordonner?...

LA COMTESSE, à part, se levant.

Mon Dieu, pourquoi ne se fâche-t-il pas?... cela me ferait du bien!... (Haut.) Écoutez : il ne faut pas vous en aller comme cela; il faut que nous nous séparions bons amis. Voyons, ne soyez pas déraisonnable... Vous ne me connaissez pas. J'ai de grands défauts, monsieur, je vous assure; je suis vive, impatiente... C'est le désœuvrement qui vous

exalte... il vous faut une occupation sérieuse. Voulez-vous que nous y pensions ensemble?...

PIERREFOND.

Ordonnez, madame.

LA COMTESSE.

Voyons... cherchons un peu... Aimez-vous les arts... aimez-vous les sciences... qu'aimez-vous?

PIERREFOND, avec feu.

Ce que j'aime?...

LA COMTESSE, embarrassée.

Oui... c'est entendu... l'histoire... la politique... C'est beau d'être utile... on a la gloire!

PIERREFOND.

A quoi bon?

LA COMTESSE.

Mais pour... parce que... Mais aidez-moi donc, monsieur... Vous devez avoir fait des études... vous devez avoir du goût pour quelque chose... une passion...

PIERREFOND.

Oh! oui, madame... j'ai une passion invincible... éternelle... qui a envahi tout mon être, et qui mourra avec moi...

LA COMTESSE.

Ah! mais non! celle-là, je ne veux pas la connaître... c'est inutile...

(Mademoiselle Poinson paraît à la porte du fond.)

SCÈNE VI

Les Mêmes, MADEMOISELLE POINSON.*

MADEMOISELLE POINSON, reste quelques instants atterrée, puis avec une indignation tragique.

Chez moi !

LA COMTESSE.

Ah ! oui, au fait, c'est vrai. Comment se fait-il, monsieur, que vous vous trouviez ici ?

PIERREFOND.

Rien n'est plus simple, je n'osais pas me présenter chez vous, et j'avais écrit à mademoiselle pour lui demander une entrevue, pour la prier de vous exprimer ce que le hasard de votre présence m'a permis de vous dire moi-même... Je venais chercher la réponse...

MADEMOISELLE POINSON, à la cantonade.

Jeannette, restez dans l'antichambre ; regardez que personne n'entre.

JEANNETTE, entre-bâillant la porte.

C'est que j'ai oublié quelque chose dans ma chambre.

MADEMOISELLE POINSON.

Vous trouverez cela plus tard, faites ce que je vous dis. — J'ai reçu effectivement votre lettre, monsieur ; mais j'ai pour principe de ne jamais écrire à des célibataires... Je vous l'ai fait signifier par le concierge, en ajoutant que je donnais des leçons et pas d'audiences ; ce concierge n'est jamais à son devoir. Quant à vous, madame la comtesse,

* La comtesse, mademoiselle Poinson, Pierrefond.

c'est certainement un très-grand honneur pour moi de vous recevoir ; mais je ne puis m'expliquer que vous ayez accordé à un jeune homme l'accès de mon salon ; vous n'avez pas songé que cela pouvait ternir une réputation honorable, qu'une vieille fille, au bout du compte, est une demoiselle tout comme une autre, qu'elle l'est un peu plus longtemps, voilà tout... N'ai-je pas raison, madame la comtesse ?...

LA COMTESSE, distraite.

Pardon ! vous disiez ?...

MADEMOISELLE POINSON.

Je disais que la place de monsieur n'était pas ici... ni pour vous ni pour moi... Faut-il que je m'énonce plus clairement, monsieur ?...

PIERREFOND, distrait.

Hein ?... mille excuses !... vous vouliez dire ?...

MADEMOISELLE POINSON.

Eh bien ! ils m'ont joliment écouté tous les deux !... Il paraît que je ne suis rien, même dans mon propre domicile... Monsieur, je suis une vieille fille acariâtre et laide, vous n'avez pas besoin de me le faire sentir... mais je suis chez moi !... Eh bien ! monsieur, vous n'avez donc pas compris ?...

PIERREFOND.

Je me retire, mademoiselle... madame la comtesse...

LA COMTESSE, sortant comme d'un rêve.

C'est donc fini... c'est pour toujours !

(Jeu de scène muet.)

KÉBRIANT, au dehors.

Et moi, je vous dis qu'elle est ici, et que je lui parlerai.

MADEMOISELLE POINSON, effarée.

Qu'est-ce que c'est ?... qu'est-ce que cela veut dire ?... Il ne faut pas qu'on vous voie, monsieur... il ne le faut pas... il y va de mon honneur !... entrez dans ce salon, monsieur... entrez vite... (Elle pousse Pierrefond dans l'angle à droite.) Ah ! mon Dieu ! où en suis-je venue ?

SCÈNE VII

LA COMTESSE, KÉBRIANT, MADEMOISELLE POINSON.

KÉBRIANT.

Pardon de vous déranger, vos gens m'ont déclaré, comtesse, que vous étiez ici, j'ai absolument besoin de vous dire quelques mots... (Il s'assied au bureau.) Vous permettez, n'est-ce pas ?... l'escalier est un peu raide.

MADEMOISELLE POINSON.

Que voulez-vous, monsieur, je vis au quatrième, c'est vrai; mais je ne dois rien à personne.

KÉBRIANT.

Je vous en fais mon compliment. Madame la comtesse, je sors de chez mon neveu... on ne sais pas ce qu'il est devenu ; mais ce qui est positif, c'est qu'il part ce soir. Il y a de cela quinze jours, j'aurais dit : bon voyage ! maintenant, je me suis attaché à mon neveu... Après tout, c'est le fils de ma sœur... il n'a pas besoin de moi, c'est vrai; mais moi j'ai besoin de lui... je ne suis pas un oncle d'Amérique, je suis un oncle goutteux... je veux qu'on me soigne...

LA COMTESSE.

Général, je ne comprends pas...

KÉBRIANT.

Ni moi non plus, je ne comprends pas; et c'est ce qui m'enrage... Qui diable y comprendrait quelque chose... Vous commencez par vouloir bien vous intéresser à des gens que vous n'avez jamais vus... vous entamez, avec moi, une conspiration pour convertir mon neveu; je remplis vos ordres... et il en résulte que ma goutte a failli m'étouffer... que je suis sur les dents, que mon neveu a deux pouces de fer près du cœur, et que ce soir, il part... pour la lune!

LA COMTESSE.

Général, vous le savez bien... j'en suis au désespoir; sans ce fatal malentendu...

KÉBRIANT, se levant.

Mais je vous jure bien qu'il n'y avait pas de malentendu quand mon neveu s'est jeté sur l'épée de son adversaire. J'avais beau crier: mais, malheureux, mets-toi donc en garde!... Eh bien, non! il pensait que c'était se battre contre vous... il voulait en finir... il était fou.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! mon Dieu! qu'ai-je donc fait?...

KÉBRIANT.

Et vous croyez qu'on a pu le garder au lit avec sa blessure... ah bien oui! dès que j'avais le dos tourné, il s'enfuyait comme un écolier... Enfin, il n'avait plus qu'une seule idée, ce pauvre garçon; c'était de vous revoir encore une fois, et même, il n'osait pas l'espérer... Si, au moins disait-il, je pouvais parler à cette vieille gouvernante!

MADEMOISELLE POINSON.

Monsieur, vous êtes chez moi...

KÉBRIANT.

Oui, je sais bien .. Sa seule distraction était de mettre

de l'ordre dans ses affaires. Il a payé toutes ses dettes, aussi, au point de vue de la fortune, vous êtes arrivée fort à propos... la liquidation a été moins désastreuse que je ne craignais... nous sommes encore un parti de : 1,500,000 francs.

LA COMTESSE.

Ah ! monsieur ! qu'est-ce que cela me fait ! que n'est-il sans fortune ?... encore un avantage que l'autre a sur lui !

KÉBRIANT.

Qui, l'autre ?... décidément, il y en a donc un autre ?...

MADEMOISELLE POINSON.

Mais, monsieur, la comtesse est bien libre...

KÉBRIANT.

Voulez-vous vous taire, vous !...

MADEMOISELLE POINSON, à part.

Manant !

LA COMTESSE.

Non !... mille fois non ! je ne suis pas libre... je suis engagée avec le baron.

KÉBRIANT.

Vous épousez monsieur de Laubenheim ?...

LA COMTESSE.

Après cette fatale soirée, je l'ai promis formellement.

KÉBRIANT.

Pourtant, ce mariage n'est pas fait... on pourrait encore...

LA COMTESSE.

Le rompre, n'est-ce pas ?...

KÉBRIANT.

Sans doute !

(Silence.)

LA COMTESSE.

Monsieur le marquis, voulez-vous bien m'indiquer un moyen honorable de reprendre une parole donnée ?...

KÉBRIANT.

Donnée à un homme que vous n'aimez pas... car vous ne l'aimez pas... vous ne pouvez pas l'aimer, convenez-en !

LA COMTESSE.

Ceci est mon secret.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JEANNETTE. *

JEANNETTE, à la porte.

Mademoiselle, encore un monsieur qui monte chez nous.

MADEMOISELLE POINSON.

Comment ! encore !... mais c'est donc une place publique que mon logement... fermez la porte, ne laissez pas entrer.

JEANNETTE.

La clef n'y est pas...

MADEMOISELLE POINSON.

La clef... la clef... où l'ai-je donc mise ? Je ne sais plus où j'ai la tête... Ah ! je l'ai dans la poche... tenez.

* La comtesse, Kébriant, Jeannette, mademoiselle Poinson.

JEANNETTE.

Mais il est dans l'antichambre... c'est un blond... un baron... de... de...

(Elle sort par le fond.)

MADEMOISELLE POINSON.

Le baron !... il ne manquait plus que cela !

LA COMTESSE.

Lui!. . lui parler tandis que l'autre est enfermé!... tromper!... mentir .. oh ! c'est impossible, je n'en suis pas capable, je ne veux pas le voir...

MADEMOISELLE POINSON.

Mais où allez-vous donc?... c'est la chambre de ma bonne !

LA COMTESSE.

Ça m'est égal ! pourvu que je ne le voie pas.

KÉRIANT.

Je vous accompagne... je ne me soucie pas de rencontrer ce monsieur.

(Ils entrent dans la chambre de Jeannette.)

SCÈNE IX

MADEMOISELLE POINSON, seule.

Eh bien ! ils me laissent toute seule!... je suis toute tremblante; ah! voilà ce que c'est que l'inconduite! pas une minute sans crainte, sans remords !

SCÈNE X

MADEMOISELLE POINSON, LE BARON.

LE BARON, ouvrant la porte.

Mademoiselle...

MADEMOISELLE POINSON.

Qu'est-ce, monsieur?... Que venez-vous faire ici?...

LE BARON.

N'est-ce pas un devoir?... Comme prétendu de madame de Cernay, il y a longtemps que j'aurais dû vous faire ma visite.

MADEMOISELLE POINSON.

C'est inutile! On ne fait pas de visites à des personnes pauvres et ennuyeuses comme moi.

LE BARON, à part.

Diable! encore plus hargneuse que de coutume! N'importe!... (Haut.) Où donc est la comtesse? On m'avait dit qu'elle était ici.

MADEMOISELLE POINSON.

Mais je ne sais pas. Ah! oui... effectivement... elle est entrée ici... mais elle est partie... elle est partie... croyez-le bien.

LE BARON.

C'est dommage! j'ai une bien bonne nouvelle à lui dire. Elle sera bien contente. Figurez-vous, sur le chemin de fer entre Linz et Gratz. . un accident épouvantable...

MADEMOISELLE POINSON.

Ah! mon Dieu!

LE BARON.

C'est-à-dire, qui aurait pu être épouvantable; il devait périr là plus de six cents personnes; il n'en a péri qu'une, et c'est mon cousin le majorat, le comte de Laubenheim.

MADEMOISELLE POINSON.

Après ?...

LE BARON.

Eh bien! après... c'est moi qui suis le majorat, le graf de Laubenheim... soixante mille gulden, bon argent, de revenu... La comtesse sera bien contente... J'ai remarqué qu'elle avait un peu de froideur pour moi; mais c'était bien naturel... puisqu'elle avait une jolie fortune, et que moi, j'étais un pauvre diable.

MADEMOISELLE POINSON.

J'en suis fâchée... non! j'en suis contente... mais que voulez-vous de moi?...

LE BARON.

Rien! seulement, si l'occasion se présente... ce sera très-aimable à vous d'expliquer à la comtesse que c'est elle maintenant qui fait une bonne affaire.

MADEMOISELLE POINSON.

Jamais... jamais... je...

LE BARON.

Mais alors, vous me feriez supposer que vous n'approuvez pas le choix de votre élève... Protégeriez-vous quelqu'un .. mademoiselle?...

MADEMOISELLE POINSON.

Qui?... moi! non!... de grâce! ne le croyez pas.

LE BARON.

Ah! prenez garde! je suis jaloux! * Tenez, l'autre jour,

* Le baron, mademoiselle Poinson.

j'ai blessé un homme qui lui avait parlé... Si j'avais un rival, je le tuerais sans miséricorde.

MADEMOISELLE POINSON, à part.

Ah ! mon Dieu ! il ne manquerait plus que cela !... un meurtre !... un assassinat !... du sang !... la cour d'assises dans mon petit logement !... (Haut.) N'allez pas de ce côté !... ni de l'autre !... je vous en supplie !

LE BARON.

Qu'est ce que vous avez ?

MADEMOISELLE POINSON.

Je vous le défends !

LE BARON.

Abrr dole...

MADEMOISELLE POINSON.

Ya !... ya !... meinheer ! * Tout ce que vous me demandez, je le ferai... je vous le promets... je m'y engage. Seulement, de grâce... par pitié... allez-vous-en ! allez-vous-en ! vous me perdez !

LE BARON.

Ah çà ! mais elle est folle à lier aujourd'hui.

SCÈNE XI

LES MÊMES, JEANNETTE. **

JEANNETTE, accourant.

Mademoiselle, voilà madame Tardif qui monte.

MADEMOISELLE POINSON, éperdue.

Ah ! c'est le dernier coup !... (Elle saisit violemment le baron et

* Mademoiselle Poinson, le baron.
** Mademoiselle Poinson, le baron, Jeannette.

le fait passer à gauche.) N'entrez pas ! ne regardez pas ! Elle va trouver trois hommes chez moi... Monsieur... cachez-vous ! cachez-vous ! (Il se dirige vers l'angle à droite.) Pas là... Là. (Le baron sort par la première porte à droite. — Pleurant.) Ma chambre à coucher !... Mon Dieu ! mon Dieu ! que vais-je dire à madame Tardif !... Oui... Non... c'est cela !... non !... j'y vais... Ma tête est partie !...

(Elle sort.)

SCÈNE XII

JEANNETTE, puis LA COMTESSE.

JEANNETTE.

Tiens ! il n'y a plus personne !... que se passe-t-il donc ?... Où sont-ils cachés ?... Pourvu qu'Alfred... Grand Dieu ! la comtesse ! .. *

LA COMTESSE, à part, entrant.

Je n'entends plus le baron. (Haut, à Jeannette) Eh bien ! ce monsieur est parti ?...

JEANNETTE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Mais l'autre ?...

JEANNETTE.

Hélas ! madame, vous le savez...

LA COMTESSE, montrant l'angle à droite.

Il est toujours là ?... **

* La comtesse, Jeannette.
** Jeannette, la comtesse.

JEANNETTE, montrant la gauche.

Mais non ! il est là !

LA COMTESSE.

Là !... il n'y a personne... il n'y a qu'un commis qui attend avec une facture de magasin.

JEANNETTE, à part.

A-t-il de l'esprit, cet Alfred... (Haut.) Il peut attendre, madame, il n'y a pas de mal.

LA COMTESSE.

Mais lui... lui !... où est-il ?...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MADEMOISELLE POINSON *.

MADEMOISELLE POINSON, entrant.

Dieu soit loué! madame Tardif est repartie sans rien soupçonner...

LA COMTESSE.

Mais le baron !...

MADEMOISELLE POINSON.

Il est là,... dans ma chambre à coucher !... trois !... trois hommes chez moi ! comment les faire partir ?...

LA COMTESSE.

L'un après l'autre ! voyons, ne perdons pas la tête... commencez par le marquis.

* Jeannette, mademoiselle Poinson, la comtesse.

MADEMOISELLE POINSON.

Si je ne meurs pas aujourd'hui, après toutes ces émotions, ce sera du bonheur... trois hommes! voyons, sortez, monsieur le marquis... (Entre Alfred.) Ah! quatre... et lui!... encore lui!...

(Elle tombe sans connaissance en poussant un cri perçant.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, ALFRED, KÉBRIANT, PIERREFOND, LE BARON.

TOUS. *

Qu'est-ce que cela signifie?... qu'est-il arrivé?...

KÉBRIANT.

Mon neveu!

PIERREFOND.

Mon oncle!

LE BARON.

Le comte... encore... oh! c'est trop souvent!

MADEMOISELLE POINSON, accablée.

Ils étaient quatre!

JEANNETTE.

Je vais faire mes paquets. (Elle s'esquive.)

MADEMOISELLE POINSON, se relevant avec rage, à Alfred.

Mais vous, monsieur! vous... que faites-vous ici?... de quel droit?...

* Kébriant, Alfred, la comtesse, Jeannette, mademoiselle Poinson, Pierrefond, le baron.

ALFRED.

Mademoiselle... je... je...

LA COMTESSE.

Calmez-vous! c'est un commis! il était là pour une facture.

MADEMOISELLE POINSON.

Cela n'est pas vrai! je paye comptant, moi!

ALFRED.

Oui!... non... ce n'est pas pour... ce sont des annonces... un solde important! à des prix fabuleux... cent vingt mille pièces de taffetas cuit... à treize sous.

LE BARON.

Quoi! du taffetas cuit à treize sous... Allez-vous en!...

ALFRED.

Ah! c'est vous, monsieur!... vous vous portez bien... Et votre petite plaisanterie, a-t-elle réussi?...

LE BARON.

Quelle plaisanterie?...

ALFRED.

Mais vous savez bien... l'autre soir!... au Château des Fleurs.

TOUS.

Au Château des Fleurs!

ALFRED.

Oui! quand vous avez dit à madame Pachetti?...

LE BARON, avançant sur lui.

C'est un mensonge!

ALFRED. *

Possible que c'était un mensonge! mais vous lui avez dit : Je vous donnerai votre collier de perles, si vous allez faire une scène à cette dame qui cause là-bas avec votre amant !

PIERREFOND.

Vous avez fait cela, monsieur !

LA COMTESSE.

Comment!...

ALFRED.

Mais oui ! C'était au moment où j'allais inviter mademoiselle à danser.

MADEMOISELLE POINSON.

Malheureux!...

Elle remonte ainsi qu'Alfred, ils se querellent au fond.

LA COMTESSE.

Ah! baron! vous ne m'aimiez donc pas?... Vous avez pu m'exposer à une insulte publique !

LE BARON.

Que voulez-vous ? c'était une petite finesse, j'étais jaloux! j'ai fait un faux calcul.

LA COMTESSE.

Ah ! baron, votre dévouement était un calcul ! Monsieur je ne calculais pas, moi, en me sacrifiant pour vous.

LE BARON.

Mais je suis riche !

* Kébriant, Alfred, Pierrefond, le baron, la comtesse, mademoiselle Poinson.